La Contre-Réforme Catholique au XXIe siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

Nº 276 - Avril 2026 Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard Mensuel. Abonnement : 35 €

LA FRATERNITÉ SAINT-PIE X ACTE LA RUPTURE

Le supérieur de la Fraternité Saint-Pie-X, l'abbé Pagliarani, a pris la décision, avec le consentement unanime de son Conseil, de faire procéder à de nouvelles consécrations épiscopales le 1er juillet prochain, sans en demander la permission au Pape.

Le Saint-Père a confié au cardinal Fernandez la mission d'intervenir, ce qui a conduit ce prélat à rencontrer l'abbé Pagliarani à huis clos. Le cardinal a proposé une « *discussion doctrinale* ». L'abbé a répondu au cardinal : « *Nous savons d'avance tous deux que nous ne pouvons pas nous mettre d'accord sur le plan doctrinal, en particulier concernant les orientations fondamentales prises depuis le concile Vatican II.* »

Dans la déclaration officielle signée de sa main, à l'issue de sa rencontre avec le supérieur de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X, le cardinal Fernandez a fait écrire qu'il avait « *proposé un parcours de dialogue spécifiquement théologique, avec une méthodologie bien précise, concernant des thèmes n'ayant pas été suffisamment clarifiés...* »

Et un peu plus loin, il précise : « *Cette démarche aurait pour objectif de mettre en évidence, parmi les thèmes débattus, les éléments minimaux nécessaires à la pleine communion avec l'Église catholique.* »

Notre Père, à la maison Saint-Joseph en 1997, à son retour d'exil.

« Il ne faut pas calculer, pour les craindre, les répercussions de notre service de l'Église sur nos intérêts privés, notre réputation, l'avenir de nos maisons ; les difficultés matérielles pourraient survenir, comme aussi les contradictions et incompréhensions, l'éloignement même de vieux amis, et puis l'échec, la ruine de l'œuvre. Tout cela ne peut être mis en balance avec une seule vérité dogmatique. Dieu n'a pas besoin de notre réussite. Il prendrait plutôt intérêt et joie à notre sacrifice ! » (*Lettre à nos amis*, 13 avril 1975)

Ce travail de clarification est précisément ce que notre Père, sa vie durant, a tenté d'obtenir, sans y parvenir.

D'abord, **lors de son procès en 1968,** notre Père a demandé à la Congrégation pour la doctrine de la Foi d'opérer une œuvre de discernement entre les deux "esprits" qui se sont affrontés lors du concile Vatican II.

La seule réponse que notre Père s'est vu signifier fut l'obligation d'un acte de soumission totale, inconditionnelle, à tout acte du magistère passé, présent et à venir, que celui-ci émane du Pape, de notre évêque, ou de tous les évêques de France, sans la moindre distinction possible quant à son autorité.

Notre Père répondit par une profession de foi catholique, signifiant sa soumission totale et inconditionnelle à la seule foi de l'Église, et non pas à n'importe quel acte du magistère. En réponse, il a vu son œuvre déclarée "disqualifiée"...

Trente ans plus tard, Mgr Daucourt voulut sanctionner notre Père au seul motif de son refus de se soumettre aux enseignements du concile Vatican II, même donnés de manière non décisive, pour ensuite, un mois plus tard, faire volte-face et attaquer notre Père sur un autre fondement. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'admettre que telle nouveauté conciliaire n'a été donnée que de manière non décisive, c'était admettre qu'elle ne jouissait que d'une simple présomption de vérité qu'il était possible de renverser par la démonstration d'une *erreur* ! C'était ouvrir à notre Père les portes d'une discussion que l'évêque s'empressa aussitôt de refermer.

Notre Père présenta donc un premier recours devant la Congrégation pour la doctrine de la Foi, entièrement fondé sur l'exacte définition du magistère ordinaire et universel seul infaillible, à la différence de ces doctrines non décisives dont il faudra bien un jour faire le tri entre les *vérités* et les *erreurs* qu'elles contiennent et qui s'y côtoient.

Et notre Père, dans un second recours, réclama la liberté de professer dans toute son étendue et ses implications la foi catholique. « *Mais*, précisait-il, *recouvrer et conserver le statu quo n'est certes pas suffisant. C'est un intérim pour ramener la concorde et la paix. Resterait, selon nos vœux, à* ***reprendre*** *exactement* ***le projet de réconciliation*** *qui était près de se concrétiser en 1978.* »

Ce projet de réconciliation consistait à demander aux juges romains de notre Père de considérer l'ensemble de son différend afin que soient examinées les possibilités d'un accord et les voies d'une réconciliation dans l'unité de la foi, la diversité des opinions et la charité de l'Église. C'était laisser à Rome l'initiative de dresser la liste des points en litige et constituant à ses yeux, et pour chacun d'entre eux, en cette année 1978, la nécessaire condition d'appartenance à l'Église et de pleine communion avec le Saint-Père tout en mettant au second plan tout ce qui relève de la diversité des opinions, laissant à chacun une certaine liberté.

Cela ne correspond-il pas, dans le contexte actuel, à ce qu'a proposé le pape Léon par les bons offices du cardinal Fernandez, à la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X ? À savoir : mettre en évidence « *les éléments minimaux nécessaires à la pleine communion avec l'Église catholique* » ?

Cette proposition aurait été l'occasion d'une confrontation salutaire qui aurait contraint :

- d'un côté le Dicastère pour la doctrine de la Foi, à son initiative, à prononcer clairement, parmi les nouvelles lois, celles relevant d'un enseignement qui ne saurait être refusé pour être, selon lui, en pleine communion avec la foi de l'Église,
- et de l'autre la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X, à dresser la liste précise et exhaustive des doctrines directrices majeures constituant à ses yeux des enseignements hérétiques que l'on ne saurait embrasser sans perdre la foi et rompre ainsi précisément sa communion avec l'Église.

Telle pourrait être une confrontation utile à la défense de la foi dans un vrai et charitable service de l'Église. Entre les Actes du concile Vatican II et les Actes subséquents, nous sommes confrontés à une masse incroyable de textes qui distillent à longueur d'année cette religion moderne conciliaire d'une Église réformée.

Notre Père a fait en 1993, à partir de l'étude du *Catéchisme de l'Église Catholique (CEC)*, une synthèse très remarquable de la religion conciliaire dont il a su dégager douze hérésies majeures, la première concernant précisément le magistère, par « *une extension abusive de l'infaillibilité et de l'indéfectibilité de l'Église en son chef, en ses pasteurs et en son peuple* ».

En acceptant cette confrontation, la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X aurait fait œuvre de Contre-Réforme. Jusqu'où ? Peut-être aurait-elle obtenu que lui soit reconnue officiellement la liberté de professer la foi catholique sans avoir à donner son assentiment à des doctrines douteuses qui ne jouissent d'aucune garantie d'infaillibilité. Et ce faisant, la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X aurait mis en évidence l'absolue nécessité pour le Pape de rendre un jugement extraordinaire et solennel pour trancher infailliblement les points d'affrontement absolument irréconciliables.

Mais au lieu de cela, comme l'avait fait Mgr Lefebvre en 1976, les supérieurs de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X ont trahi l'œuvre de Contre-Réforme que leur proposait le Dicastère de la doctrine de la Foi. Avant même de combattre, ils ont déclaré forfait, préférant assurer, dans le schisme de surcroît, les arrières de leurs œuvres avant la défense du dogme de la foi sans lequel il ne saurait y avoir de communion au sein de l'Église.

Pour avoir cette liberté de défendre le dogme de la foi jusqu'à réclamer au Pape la Vérité qu'il a le pouvoir de dire infailliblement, il faut donc être petit et compté pour rien. C'est aujourd'hui tout notre privilège, dans la fidélité au combat engagé par notre Père.

Frère Bruno de Jésus-Marie.

GEORGES DE NANTES
MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI
UN ACTE D'OBÉISSANCE HÉROÏQUE (2)

L'IMMACULÉE CONCEPTION D'ABORD !

La vie et l'œuvre de l'abbé de Nantes, notre Père, consistent en un combat et une doctrine que nous connaissons de mieux en mieux, objet de notre étude constante, dont **la dernière étape reste la plus importante et demeure peut-être la moins comprise : 1997-2010.**

Au retour de son exil en Suisse, à Hauterive (janvier 1997), il déclarait : « ***J'AI CHANGÉ*** ». L'abbé de Nantes a changé ? Pourquoi ?

Parce qu'après cette séparation de notre communauté, il trouve, à son retour, le monde changé : le monde, la France, l'Église sont devenus ingouvernables.

Il l'avait déjà dit en 1989, mais en 1997, il fut stupéfait de découvrir, après ses "cent jours" de retraite, de solitude totale, un état de désordre, d'anarchie, d'impiété tel qu'il se considérait comme mis au pied du mur : comment sauver la foi en nous-mêmes et la conserver à nos amis, comment lutter contre les tentations du diable dans un monde où nous sommes finalement esclaves des puissants ? Et où les puissants sont les ennemis de Dieu !

Dans un monde, un pays, une Église ingouvernables, à quoi se raccrocher ? à qui ? Aujourd'hui, la question se pose encore plus, maintenant qu'il n'est plus là, lui !

À qui avoir recours ? **Au Cœur Immaculé de Marie**, dans l'attente de son "secret". **C'est le fil d'or qui gouverne toute la dernière décennie de la vie de notre Père**.

En effet, de ces cent jours d'exil, il nous revint, en janvier 1997, comme saint François d'Assise descendant du mont Alverne, blessé d'un "je ne sais quoi" comme disait saint Jean de la Croix, qui se manifesta l'été suivant, par une résolution intime et forte, que rien ne devait plus ébranler jusqu'à la fin :

« *Je veux dorénavant placer la Sainte Vierge Marie absolument au-dessus de toutes mes affections de cœur, de toutes mes convictions et pensées, de toutes mes œuvres extérieures et de tous mes désirs*. »

C'est plus qu'un accroissement de dévotion, c'est une révélation, une grâce intime comparable à celle dont Lucie, François et Jacinthe bénéficièrent au printemps 1916, lorsque l'Ange de Fatima leur enseigna la prière « ***Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime*** ». Je n'ai qu'à le citer pour que nous fassions le rapprochement :

« "*Je crois, j'espère et j'aime*" *par Marie, en Marie, pour Marie que notre très chéri Père Céleste remplit de sa Toute-Puissance, se faisant comme son Enfant, pour mieux nous toucher, nous vaincre, nous retourner et nous sauver*. » (CRC nº 342, janv. 1998)

C'est une nouvelle façon de penser, d'agir et de vivre les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, comme un enfant de Marie : "l'imitation de Jésus-Christ" devient l'imitation de Jésus Enfant, Jésus enfant de Marie, tel que nous pouvons l'entendre préconisé par Notre-Seigneur Lui-même dans l'Évangile (Mc 10, 13-16).

À cette docilité d'enfant, se joignait le souci, réveillé dans le cœur de notre Père lors de son pèlerinage au Cap-de-la-Madeleine, au Canada, à l'école des plus ardents loyalistes catholiques canadiens-français de la fin du dix-neuvième siècle : le bon Père Frédéric, le curé Désilets et leur commun protecteur et ami, Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, tous partageaient le même souci : celui d'avoir à se garder comme de la peste de la "**perfidie libérale**", de toute manière odieuse à l'Immaculée, parce qu'elle conduit à tous les reniements et finalement à l'apostasie (CRC nº 340, nov. 1997, p. 30).

Quand il disait : « ***J'AI CHANGÉ*** », il ne s'agissait pas de rallier cette perfidie, mais de cesser de faire des réunions, des conférences, des cercles pour lutter contre des choses auxquelles nous ne pouvons rien parce que nous sommes des esclaves de gens qui ont tous les pouvoirs. Alors, à quoi bon ? Faire de l'obstruction à la porte des cliniques d'avortement, s'y enchaîner, et autres manifs "pour la vie", ça n'empêche rien. C'est faire semblant d'agir dans le vide de nos chapelles, en attendant leur fermeture.

Dans l'étouffoir mondial où grandissent l'athéisme, la démocratie, la criminalité, l'un invoque la primauté de la politique, l'autre en appelle au charismatique, le troisième à la liberté religieuse – c'est le libéralisme qui nous sauvera ! – le quatrième aux "valeurs spirituelles". Avec ça, nous sommes tous esclaves de l'Antichrist en attendant qu'il nous condamne à mort. (*Sermon, 1er octobre 2011 pour le 42e Congrès CRC*).

Alors que penser, que dire, que faire ? Un seul mot, un seul slogan : **Être tout à l'Immaculée.**

LA GRÂCE DE NOËL 1997.

Être tout à l'Immaculée pour tout restaurer dans le Christ, tel est le programme enthousiasmant exposé par notre Père au Congrès de 1997. Et nos trois "*ordres*" (frères, sœurs et tiers ordre) en prirent l'engagement en communauté et en Phalange, le 8 décembre, au cours d'un *triduum* en l'honneur de l'Immaculée Conception, nous consacrant à Elle et lui demandant qu'il lui plaise faire de nous ses « *instruments* », à l'école de son apôtre et martyr, saint Maximilien-Marie Kolbe. Telle est aujourd'hui notre résolution indéracinable, qu'il nous faut renouveler, avec le secours de l'Immaculée :

« S'user jusqu'à la corde, aimés des bons, haïs des ennemis de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, prêts à toutes les croix, pour l'amour de l'Immaculée. À Elle l'amour de tous, l'admiration adorante, la confiance, les longues prières. À Elle de commander aux âmes qui lui sont dévouées, consacrées. À Elle d'être, seule en vue, à la tête de nos Phalanges. À Elle de faire la conquête miraculeuse des âmes et de les conserver. À Elle, qui fit

danser le soleil le 13 octobre 1917 pour que tous croient, de faire le miracle auquel nous nous exerçons en vain : écraser l'enfer et ses armées de démons, mais attirer les cœurs sincères, les convertir et les attacher irrévocablement à son Divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (CRC nº 342, p. 4)

En gage de cette victoire, promise à "***la Femme***" et à sa "***semence***" dès le livre de la *Genèse*, et montrée en vision très véritable à saint Jean qui l'a révélée dans l'*Apocalypse*, ***notre Père reçut dans la nuit de Noël qui suivit cette consécration une lumière sur l'Immaculée Conception qui remplit son âme d'enthousiasme,*** qu'il ne cessera ensuite d'approfondir et de nous expliquer. C'est cela qu'il nous faut méditer le premier samedi du mois. L'Immaculée Conception lui parut, de toute éternité, non pas seulement une « merveilleuse *idée* divine, figée dans l'immuable éternité de la sagesse divine, là où, sans le savoir, ni le sentir, ni le vivre, nous sommes aussi, et toutes choses, des *idées*... », mais « *déjà esprit et cœur, âme vivante, déjà notre Reine*, avant notre autorisation d'exister, éternellement saisie d'admiration, adorante, et dans une pureté supérieure à celle d'aucune créature décevante de ce Dieu qui se propose à son regard et à ses lèvres spirituelles comme Père, Époux et Roi, Esprit infus en elle, en plénitude d'amour mutuel, trinitaire, éternel. »

« Je ne sais ! Qui le sait ? Je ne sais même pas ce que veulent dire les sages et les savants, quand ils pensent qu'en Dieu sont des *Idées* éternelles, et des Amours de ces *Idées*, et des vouloirs être de ces *Idées* aimées, sans que pourtant rien n'en existe vraiment, pas même une miette, laissant pendant une éternité d'avant ce qui sera plus tard, dans les années d'après, le monde et toute son histoire, des myriades d'anges bien chantant, et des multitudes d'êtres humains, saints et saintes bien vivants pour une destinée bienheureuse, laissant mon esprit écartelé entre la pensée d'un *Dieu d'avant*, éternellement et nécessairement solitaire en ses trois Personnes se réjouissant l'une l'autre et la troisième sans aucun témoin, ni aucune confidente, ni fille, ni épouse, ni mère – mon Dieu, quel ennui pour vous ! – et passant d'un saut-en-longueur-record, à l'avenir du monde, après sa fin, à la pensée de ce même *Dieu d'après*, éternellement et gracieusement comblé de multitudes d'anges et de saints remplissant, enfin ! toutes les immenses salles et chambres de son céleste palais ! »

C'est le plus génial théologien du vingtième siècle, qui médite et qui nous dit des choses absolument merveilleuses sous cette forme très compréhensible ! Cela transforme notre vie. Tous les philosophes sont confondus, même les théologiens, par cet enfantillage, mais justement de quelqu'un qui a l'esprit d'enfance, à la manière de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais en théologien.

« Il me vient alors une demi-mesure. Une modeste manière d'intermédiaire entre le *Tout d'avant*, absolument dépourvu de cadeau de Noël, ni mère, ni enfant nouveau-né dans la crèche, et le *Tout d'après*, absolument encombré de milliards d'adorateurs, et cet intermédiaire, c'est *une Immaculée Idée des Personnes divines faite Vierge vivante, adorante, aimante*... si petite qu'Elle ne porte aucune ombre à la solitude, à l'unicité, à la perfection ni à l'altière béatitude du Dieu d'Aristote, l'Acte pur... et cependant qu'en Elle déjà se trouve créée une telle merveille et perfection de sagesse, de soif d'adoration, et de vaillant amour, que tout le poids et le volume et le nombre et la figure du reste de l'univers n'y ajoutent pas le moindre surcroît d'être, de vie, de vertu.

« Au point que, si seulement les théologiens et les métaphysiciens me donnaient la permission d'imaginer la toute sage et belle, et espérante et aimante Immaculée Conception : **Marie** toujours Vierge, dans les embrassements éternels du Père et du Fils l'envahissant de leur Esprit d'amour saint et créateur, il me semble qu'avant le monde tout le monde était déjà en Elle, en son Cœur Immaculé et, qu'après, tout ce monde s'y retrouvera sans que rien en Dieu n'ait vraiment changé, cependant que pour nous autres, changement inouï, d'une seule fois et pour toujours, enfantés de Marie, créés pour Elle par la divine **Triade**, nous serions en ce court intervalle passés du néant à l'être et de l'être terrestre à la béatitude céleste.

« La différence n'est pas grande, et c'est pourquoi je ne retiendrai même pas l'attention de nos vrais philosophes et de nos grands théologiens dont je ne suis même pas le dernier. La différence n'est émouvante que pour les simples et les pauvres, les ignorants et les martyrs de la vie, parce qu'ils espèrent fortement, immensément ***aller la voir un jour au Ciel dans la patrie !*** mais ils n'en ont vraiment la certitude qu'en pensant d'Elle que depuis toujours, évidemment, elle est, **Elle**, dans les bras du Bon Dieu, qu'ils se connaissent et s'aiment absolument depuis toujours ! et qu'enfin si Jésus est, il a bien fallu qu'éternellement elle ait été sa mère terrestre et qu'elle soit toujours de même, Marie Immaculée, la Mère du Bon Dieu ! Alors, elle nous connaît bien, elle sait bien ce que nous sommes, que nous n'étions que misère et même rien du tout, que nous sommes devenus à travers les milliards d'années, à sa prière, sous son regard, objets de miséricorde et donc que bientôt nous serons transformés de misère en miséricorde, en gloire et béatitude auprès d'Elle dans le sein du Père, de notre bon Père Céleste.

« Tout cela dit par manière de louange à **Marie**, comme en un prologue de pauvre à l'Évangile de **Marie**, sans prétention, et faites comme si c'était du délire sans consistance d'un esprit simplement dérangé... ! » (25 décembre 1997)

C'est exactement cela ! Et nous voulons, nous, Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, nous phalangistes de l'Immaculée, **le suivre dans cette démence !** (*Lecture spirituelle du 1er octobre 2011*)

LES DEUX TÉMOINS DE L'IMMACULÉE

À l'école de notre Père, chevalier servant de l'Immaculée, il nous faut croire en l'Immaculée, aimer ce qu'elle aime, entrer dans cet amour au point de la préférer à tout et, sous sa garde souveraine, adhérer de jour en jour, très attentivement, à la vérité des principes de notre doctrine et de notre action, que rien ne doit rabaisser, contredire ou adapter aux passions du monde qui nous assiègent. Même en Politique ! Car Elle est la plus grande, la plus

sage "politologue" du vingtième siècle et donc du vingt et unième ! aimait à dire notre Père ! « *Sans égard au respect humain qui proteste, ni aux dévots "raisonnables" qui répandent le mépris et la méfiance* », telle est notre "spiritualité", à vrai dire : le tout de notre religion que, moines-missionnaires, nous voudrions un jour répandre dans le monde entier pour son salut.

La consécration totale de nos êtres à l'Immaculée n'est pas une "spiritualité" nouvelle, facultative, surérogatoire. C'est une **conversion à ce qui est le tout de la religion**, une interpellation actuelle à entrer dans une "congrégation" dont la Bienheureuse Vierge Marie est la Mère et la Reine, de préférence et à l'encontre de tous les ordres « *réformés* » à la suite de Vatican II. Il faut seulement comprendre cette nouveauté ou plutôt y croire **de foi divine**, non de *raison ! individuelle ! et laïque !* (Benoît XVI !) mais sur la foi de **Marie Immaculée qui parle par son messager, notre Père, et sa messagère, sœur Lucie**.

Le Cœur Immaculé de Marie contient une telle merveille et perfection de sagesse, de soif d'adoration, et de vaillant amour, que tout le poids et le volume et le nombre et la figure du reste de l'univers, et toute sa "banque de données" n'y ajoutent pas le moindre surcroît d'être, de vie, de vertu.

1. SŒUR LUCIE, HÉROÏQUE MESSAGÈRE ET TÉMOIN.

Premièrement, de l'appel pressant du Ciel, de la Sainte Trinité elle-même, à entrer dans ce ***grand dessein de grâce et de miséricorde*** accordé à nos temps qui sont les derniers, à savoir ***la dévotion au Cœur Immaculé de Marie***, ne faisant qu'un avec le Cœur de Jésus...

Deuxièmement, Lucie est témoin de la « *désorientation diabolique* » infligée à notre génération en châtiment du refus opposé par les Papes à cette volonté du Ciel. Dès lors, les actualités universelles seront analysées à cette lumière. Dans l'attente des événements annoncés par les manifestations modernes, apocalyptiques, de l'Immaculée.

Il en résulte que nos analyses de la situation ne seront plus inutilement empiriques, économiques, sociales, politiques... maurrassiennes. Mais catholiques, surnaturelles, eschatologiques.

Troisièmement, sœur Lucie témoigne de ce qu'il *nous* appartient de faire en une telle détresse de l'Église et du monde : « *Pour nous, nous devons, autant qu'il nous est possible, essayer de* ***réparer*** *par une union toujours plus intime avec le Seigneur : nous identifier avec lui pour qu'Il soit en nous la lumière du monde plongé dans les ténèbres de l'erreur, de l'immoralité et de l'orgueil...* » (sœur Lucie) Que nous est-il demandé ? Elle a été empêchée de le dire, parce que sous l'influence du Père DHANIS, les théologiens se sont détournés de Fatima, on peut dire : *tous* les théologiens, sauf *un*.

2. LE DEUXIÈME TÉMOIN : C'EST NOTRE PÈRE.

Lorsque notre Père dit : *j'ai changé*, il ne s'agit pas de disparaître, de passer à l'ennemi encore moins. Mais de prendre les prophéties de Fatima pour base de toute notre interprétation de l'histoire du vingtième siècle, et pour phare des temps d'apostasie dans lesquels nous sommes entrés au vingt et unième siècle. En effet, quand notre Père vit Jean-Paul II détourner le message de Fatima de sa signification, pour le mettre au service de sa chimère de l'entrée dans le troisième millénaire qui ferait toutes choses nouvelles, en l'an 2000, il comprit qu'était venu pour nous « *le moment voulu par Dieu d'entrer dans une certaine lutte, devenue celle de la Sainte Vierge, et non plus celle de l'abbé de Nantes* » qui durait depuis cinquante ans ; depuis son séminaire, c'était son affaire.

« *Pour nous, ce doit être le commencement d'une nouvelle époque, d'**une nouvelle manière de penser, de vivre, d'agir***. » En cela, il reprenait exactement les termes de Paul VI ! Qui consiste en quoi ? « ***C'est de mettre la Sainte Vierge en première place, comme étant la véritable Souveraine de notre communauté*** », en attendant qu'Elle le devienne de l'Église et du monde. Ce que le concile Vatican II lui a refusé, dans l'Église. « ***C'est Elle qui va écraser la tête du Serpent, et son talon en sera blessé***. »

Son "talon", c'est nous ! Insigne privilège ! Il nous faut, à l'école des trois héroïques confidents de Notre-Dame de Fatima, consentir à toutes les peines et souffrances que nous vaut notre merveilleuse vocation, selon la demande de Notre-Dame, prononcée le 13 mai 1917 :

« ***Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?***

– *Oui, nous le voulons*.

– ***Vous aurez alors beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort***. »

Lucie n'a cessé de dire ensuite que ces paroles s'adressaient à tous ceux qui écoutent le message de Fatima.

« Il ne s'agit pas de passer à la Réforme, il ne s'agit pas de passer à la démocratie chrétienne, il ne s'agit pas de passer à la gnose de Jean-Paul II, il ne s'agit pas de quitter ce que nous savons être la Vérité, mais il s'agit de **quitter notre moi engoncé dans certaines habitudes, certaines étroitesses, certaines désobéissances** ; ayant consacré ce "moi" à la Sainte Vierge, tout d'un coup, le rendre possesseur pleinement de la grâce, de la lumière par laquelle il peut faire mieux. » Tel est le programme de notre noviciat, qui est désormais le nôtre à tous !

« ***DEVENIR UN SAINT***. » Notre Père l'a fait... C'est sur cette voie qu'il nous entraîne. À nous de marcher sur ses traces si, toutefois, nous voulons bien : « ***Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?***

– *Oui, nous le voulons*. »

« DEVENIR UN SAINT »

Pour devenir un saint, notre Père se mit « *en état permanent de consécration totale à l'Immaculée, lui laissant tout le soin des choses matérielles et de nos activités* », sans pour autant négliger aucune de ses obligations, les remplissant avec application.

L'Immaculée n'a pas tardé à le prendre au mot : le **7 MARS 1998**, première hospitalisation qui sera suivie de beaucoup d'autres.

« *Il faut que je me sanctifie. C'est la Croix* », la Croix qu'il appelle « *ce privilège de la Phalange* ».

Le **29 JUIN**, deuxième hospitalisation, pour une intervention ; pour que la Croix soit bien lourde, bien appuyée, l'aumônier de l'hôpital refuse de lui apporter la communion !

1998 est l'année du RECOURS À LA SIGNATURE APOSTOLIQUE, du pèlerinage à Turin, d'un nouveau séjour de notre Père au Canada... éprouvant, à la différence de tous les précédents. C'était sa joie, c'était ses vacances, quoique le frère Pierre ne l'ait jamais beaucoup laissé se reposer. Frère Pierre a raconté lui-même ce séjour :

« La maladie avait fait des progrès, mais surtout l'âme de notre Père était accablée d'angoisse. On le voyait écartelé entre son devoir de continuer le combat pour défendre la foi, et son souci d'être dans l'obéissance, de ne pas rompre. Sa solitude était terrible : nous ne pouvions lui être d'aucune aide, puisque nous étions ses disciples et nous ne savions que lui répéter ce qu'il nous avait enseigné. Quant aux autorités de l'Église... elles refusaient obstinément de juger. La Sainte Vierge aussi se taisait, et ce devait être certainement le plus angoissant. C'était l'heure du sacrifice. »

En **1999**, sa grande pensée dominante sera : croire au miracle, et l'attendre avec confiance.

« *Pour moi, j'ai toujours au cœur cette mystérieuse vision : c'était à Brest en 1937. J'admirais une escadre rentrant au port en grand pavois, ce que je n'avais jamais vu ailleurs qu'en peinture, au musée de l'arsenal. J'en ressentais une extraordinaire impression de puissance guerrière, de perfection, d'ordre et de mouvement silencieux sur la mer, d'allégresse comme d'un retour après maints combats victorieux. Et la leçon m'était imprimée dans l'âme que je le verrai de mes yeux, non pas d'une simple flotte de guerre rentrant au port couverte de gloire, mais d'un triomphe universel de Jésus et de ses apôtres après de grandes et terribles vicissitudes qui dureraient presque tout le temps de ma vie. J'y consentais, je ne voulais rien d'autre, n'imaginant rien de meilleur que de bourlinguer et trimer à longs cours pour la gloire de pareil retour au port !* » Il avait treize ans ; il a gardé cet idéal toute sa vie, fidèle à cette pensée, cette foi dans le Ciel où de toute façon le Cœur Immaculé triomphera.

Ce sont des textes qui prouvent la qualité mystique de notre Père. Il est fils de marin, il est sous le charme puissant de cette vision d'une chose très concrète, mais il transpose aussitôt dans le domaine surnaturel. C'est la définition même du mystique qu'il a été toute sa vie : observateur de tout, de toute beauté surtout, mais aussi de toute laideur pour y voir la marque de l'enfer. En cela il nous encourage profondément à méditer cette vision à laquelle il a cru jusqu'à la fin de sa vie.

Cette certitude était confortée par la promesse de Notre-Dame, à Fatima : « ***Enfin, mon Cœur Immaculé triomphera*** (du) ***Saint-Père*** (qui) ***me consacrera la Russie*** . »

« *Il nous faut conserver l'espérance de la victoire finale telle qu'elle nous est annoncée par les prophéties de la Sainte Vierge et des saints, sans faiblir* », ne cessait-il de nous répéter.

Cependant, les mois passent et aucun événement heureux ne se produit. 1999 lui paraissait à l'époque le dernier délai, à cause des prophéties de don Bosco. C'est éprouvant, mais notre Père nous encourage : « *Nous attendons l'Heure annoncée de notre Consolation. Mais nous l'attendons en travaillant activement, dans cette "**alacrité**" dont le mot seul nous remet à l'ouvrage avec cœur pour les "**nécessités du service**"... tandis que je ne peux pas suivre, car je me fais vieux.* »

Le **22 MARS**, nouvelle opération. Dans la nuit du 24 au 25, la clinique m'appelle : notre Père connaît de telles angoisses qu'on me demande de venir auprès de lui. J'accours dès la fin des matines ! En m'apercevant, il s'apaise. Son abandon et sa soumission à la Volonté de Dieu sont admirables : « *C'est bien la croix que j'ai désirée, qui s'installe en mon corps, comme il est bien normal.* »

Il disait aussi : « *Je ne suis plus de la terre* », et c'était vrai. Il accepte d'être dépouillé petit à petit de toutes ses capacités et répète : « *Je suis un pauvre type* », avec une humilité confondante. Il vacille souvent, son pas devient hésitant. Une douleur lancinante commence à paralyser sa main, déformant son écriture, premières atteintes de la maladie de Parkinson, mais nous ne le savions pas encore. Quand il parle, il cherche ses mots et n'arrive plus à s'exprimer.

Il ne se plaint jamais, sinon d'une seule chose qui l'accable : « *C'est l'effondrement de l'Église* », cela dit avec un accent de douleur indicible. Mais il nous exhorte à garder espérance et confiance : « *Mon idée, c'est qu'il y a une course de vitesse entre les armées du bien et les armées du mal. Le démon sait que tout va se retourner contre lui à une certaine date et, au moment où on croira que l'Église va être vaincue mortellement, ce sera le moment où elle se relèvera, et on en approche...* » C'est sa manière à lui de dire la même chose que sœur Lucie de Fatima affirmant qu'était engagé l'ultime combat.

Le **20 AOÛT** de cette année **1999** de toutes les déceptions, il dit à notre mère Lucie : « *Nous aurons deux années très difficiles à vivre dans la pauvreté et les persécutions*, – ce qui s'est accompli à la lettre –, *mais ensuite, ce sera la renaissance de notre Ordre et son expansion. Nous ne saurons plus où mettre les postulants.* » Ce qui est présentement en cours d'accomplissement.

1999 s'achève sur ce constat : « *L'Église a subi une formidable attaque et tremble sur ses bases, et nous, nous n'avons pas le droit, pendant ce temps-là, de nous occuper d'autre chose. Chacun doit se dire : "Moi, dans ces temps difficiles, vais-je garder la foi, l'espérance et la charité ?"* » Il faut avoir la vocation, pas seulement de frère ou de sœur, mais même de phalangiste, pour le comprendre.

Devant cet assaut de l'apostasie, nous comprenons que la première prière de l'Ange de Fatima, enseignée aux enfants au printemps de 1916 était prophétique, elle annonçait les temps que nous vivons... « ***Mon Dieu, je***

crois, j'adore, j'espère et je vous aime et je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous n'aiment pas. » C'est une prière pour temps d'apostasie.

LA RÉVÉLATION DU TROISIÈME SECRET : « JE SUIS SOULAGÉ. »

Le 13 mai 2000, le pape Jean-Paul II est à Fatima. Il béatifie François et Jacinthe. Le cardinal Sodano annonce la publication du troisième Secret, donnant déjà l'interprétation du Pape : l'évêque vêtu de Blanc, victime d'un attentat, c'est lui !

Très inquiet, notre Père décide de se rendre au Portugal pour « *essayer d'éclairer ma lanterne* ». Je l'accompagne. Ce pèlerinage fut éprouvant. Il ne cessait de murmurer :

« *C'est effrayant !* »

– *Quoi ?* demandais-je.

– *Cette façon de parler du "Secret" comme si ce n'était rien ! Le premier, c'est l'enfer. Point. C'est tout. Ça ne fait peur à personne ! Le deuxième, c'est le communisme. Mais qui a disparu (par la grâce de Jean-Paul II). Et le troisième ? C'était l'attentat du 13 mai 1981... Menteur !* »

Avec une expression tragique, il ne cesse de murmurer "*Pauvre Lucie !*" obligée, au nom de la "sainte obéissance" (!) à dire que la consécration de la Russie est faite, alors que ce n'est pas vrai, elle l'a dit elle-même.

Il ne se contente pas d'expliquer la crise de l'Église, d'ailleurs il est de moins en moins capable de parler, d'écrire : il en vit l'agonie, en toute vérité. Il écrit une émouvante "*Complainte d'amour et de miséricorde*" paraphrasant le Secret, qu'il met dans la bouche de la Sainte Vierge. Et dans une dernière conférence, il nous commente mot à mot le Secret (22 juillet). C'est sa dernière conférence.

Dans son carnet de notes intimes, il écrit, en date du 3 septembre : « *Pour l'amour de vous, ô Immaculée Conception, écrasez l'Antichrist ! Comment ces fêtes de Satan* [de l'an 2000] *peuvent-elles être tolérées par le Ciel ? Je suis une loque spirituelle et corporelle.* » = Je ne peux plus lutter. Alors, hâtez-vous ! Levez-vous !

Mais voici qu'une lumière se fait jour dans son esprit, qui va éclairer et réconforter ses dernières années : « *Par son beau Secret, Notre-Dame a véritablement rendu à notre affection, à notre admiration, à notre culte, ce bon Pasteur si sage, si sage, débordant de sollicitude pour son troupeau, attirant déjà tout à lui pour guérir le monde de ses folies, avec humour et délicatesse...* » Car "***l'évêque vêtu de Blanc***", bien sûr ce n'est pas Jean-Paul II, c'est Albino Luciani, Jean-Paul I^er^.

« *C'en est fini de la Contre-Réforme Catholique au vingtième siècle. Commence la Résurrection avec le vingt et unième siècle. Tout est mort avec Jean-Paul I^er^ et tout va ressusciter avec lui.* »

Il décide d'abandonner le titre de *Contre-Réforme catholique au vingtième siècle*, et de prendre celui de "*Résurrection*" : « *C'est au moment où tout meurt, conformément à la prophétie du troisième Secret de Fatima, que nous proclamerons par un nouveau titre la Résurrection de l'Église, aussi certaine que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Aujourd'hui, "en un certain sens", la Contre-Réforme ferme ses portes, parce que la Réforme conciliaire va disparaître par la grâce de ce Pape martyr. Et voici que va revivre ce que l'on croyait mort, pour la renaissance de l'Église.* »

Tout au long de sa vie, notre Père avait travaillé sans compter au renouveau de l'Église, mais sans parvenir apparemment à se faire entendre de l'autorité de qui tout dépend. Aussi, avait-il décidé de s'en remettre totalement à l'Immaculée ! Et voilà que l'Immaculée répondait par la révélation de son Secret, Elle ! En révélant par qui Elle accomplirait la résurrection de l'Église. Aussi, à partir de ce moment-là, notre Père était-il soulagé. Et cette joie ne le quittera plus !

« *Pour ma part, je me sens comme délivré, après avoir si longtemps lutté seul. Je m'efface devant celui que l'Immaculée ressuscite pour le salut de l'Église, dont l'avènement est à nos portes : mystères glorieux, à peine esquissés dans le troisième Secret, parce que la seule vision de la victime tuée par ses frères suffit à nous inspirer le pressentiment de sa Résurrection. Cette troisième partie du grand Secret est aveuglante de lumière et de gloire...* »

Voilà ce que nous laisse notre Père, c'est notre héritage :

« *Notre assurance d'une protection de la Vierge Marie est indéracinable, car c'est Elle qui a commencé cette œuvre de résurrection, en 1917...* » Elle ne va pas abandonner comme ça !

Dans son sermon du **31 décembre 2000**, dernier jour du deuxième millénaire, il est rempli d'une espérance qu'il nous a léguée, qui n'a rien perdu de son actualité, vingt-cinq ans après, au contraire, plus vivace que jamais !

« *Aujourd'hui, nous sommes au point de rencontre de deux armées : celle de la Vierge Marie contre celle de Satan ! L'issue du combat ne fait aucun doute : l'armée de Marie est soutenue par tant de martyrs dont Dieu agrée les souffrances, les reversant en torrents de grâces pour le salut du monde.* »

C'est toute la vision du troisième Secret, mais c'est en même temps la vision de toute l'histoire de l'Église, donnée par la Sainte Vierge à trois enfants. Nous n'avons aucun mérite, nous nous mettons d'avance dans le camp du vainqueur, évidemment !

« *Demain, à partir de ce 1^er^ janvier 2001, s'accompliront les prophéties, par Jésus et Marie, pour l'Église. Il y aura beaucoup de conversions, obtenues par l'intercession de Jean-Paul I^er^, de François et de Jacinthe de Fatima. C'est là ce qui soutient notre espérance : "**Qui croira, vivra !**" disait Jésus. J'ajoute : "**Qui vivra, verra ! qui verra, ressuscitera !**" Cette résurrection sera celle des âmes d'abord !* »

Mais pour arriver à la résurrection, il faut passer par la Croix, à l'exemple de Notre-Seigneur, et à sa suite. Comme Lui, notre Père va maintenant gravir les dernières stations de son chemin de Croix, pour atteindre le seul "but" auquel il aspire et nous avec lui, à son école : le Ciel !

frère Bruno de Jésus-Marie.

NOTRE-DAME DE ROMAY, *LA VIERGE DU RÉPIT*

Le succès inattendu du docu-fiction des époux Gunnel « *Sacré-Cœur, son règne n'aura pas de fin* », a attiré récemment l'attention publique sur les faits qui se sont déroulés dans le monastère de la Visitation Sainte-Marie de Paray-le-Monial entre 1673 et 1689. Les révélations du Sacré-Cœur de Jésus à sainte Marguerite-Marie avaient pourtant été bien enterrées par deux siècles et demi d'un laïcisme bétonné et soixante ans d'une religion conciliaire frigorifiée dans lesquels cette œuvre cinématographique a opéré quelques lézardes.

Il y a pourtant dans ces apparitions de quoi réchauffer le monde ! Le 2 juillet 1688, jour de la fête de la Visitation, sainte Marguerite-Marie fut témoin d'une grandiose apparition de « *l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et lumineux que tout l'endroit en était éclairé et échauffé* ».

À côté du Sacré-Cœur se tenait la Sainte Vierge qui s'adressa alors aux Filles de la Visitation également présentes dans cette vision. Elle donna pour vocation à ses filles de s'enrichir et de distribuer à tous « *ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre virginale de mon Cœur, où il a été caché neuf mois, après lesquels il s'est manifesté aux hommes* » (*lettre lxxxix, à la mère de Saumaise, juillet 1688*).

Cette parole de l'Immaculée évoque la parabole évangélique selon laquelle « *le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver : il le recache, s'en va, ravi de joie, vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ* » (Mt 13, 44).

Par ce rapprochement, Notre-Dame signifiait que son Cœur Immaculé est cette Terre virginale qu'il faut chercher à conquérir à tout prix, en vendant toute fausse richesse dans le but d'obtenir le vrai trésor : celui des mérites infinis du Sacré Cœur de son divin Fils. N'en déplaise au cardinal Fernandez, l'Immaculée est bien la Médiatrice auprès des hommes de toutes ces richesses, « *monnaie inappréciable, marquée au coin de la divinité, afin* [que les hommes] *en puissent payer leurs dettes et négocier la grande affaire de leur salut éternel* ». Qui ne possède pas cette Terre, n'en peut obtenir le Trésor !

Ce sera la leçon que Notre-Seigneur voudra faire comprendre à tous les hommes dans la suite des siècles : **Que tous passent par sa Mère Immaculée** pour pouvoir utiliser cette « *précieuse monnaie* ». Il est à noter que cette vérité incontournable dans l'ordre de la grâce est tout aussi exacte dans l'histoire même de la ville qui a vu naître la dévotion au Sacré-Cœur. Car avant de porter à travers le monde catholique le beau nom de Cité du Sacré-Cœur, Paray fut depuis son origine chrétienne la Cité de Marie.

En effet, lorsqu'en 973 le comte Lambert de Chalon vint reconnaître les lieux d'implantation d'un monastère avec l'accord de Mayeul, abbé de Cluny, il arrêta son choix sur le site du Val d'Or, à faible distance du village de Paray, situé au bord de la Bourbince. L'église de ce village, qui remontait au moins à l'an 876, était déjà dédiée à Notre-Dame. Centre de la paroisse primitive, elle demeura la paroisse de Paray jusqu'à la Révolution.

L'ABBATIALE CLUNISIENNE

Après trois ans de travaux fut construite l'abbatiale du monastère, placée elle aussi sous le patronage de la Vierge Marie dans le mystère de son Assomption. Elle fut consacrée en 977. En 999, le comte Hugues de Chalon, fils de Lambert, fit don de ce monastère à l'abbé de Cluny, Odilon de Mercœur. Paray prit alors rang de prieuré jusqu'à la Révolution. Remplacée en 1004 par une réduction de Saint-Pierre de Cluny, il ne vint à personne l'idée de la placer sous le patronage du Prince des Apôtres, dont la dévotion était pourtant si considérable dans toute la Congrégation. On lui conserva Notre-Dame pour patronne titulaire, et elle fut une nouvelle fois dédiée à l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie.

Une troisième série de travaux fut entreprise à Paray sous le priorat de saint Hugues de Cluny, vers 1100, au moment même où était entrepris à quarante kilomètres de là le chantier de la grande abbaye de Cluny III. Les mêmes équipes d'ouvriers ont œuvré sur l'un et l'autre chantier pour offrir à la glorieuse Vierge Marie les splendeurs de l'art clunisien que l'on peut encore contempler à Paray-le-Monial. Mais en attendant d'avoir cette église si majestueuse, les ouvriers avaient besoin sur leur chantier d'une chapelle où chanter l'office divin et adresser leurs louanges à leur Dame. Ils en construisirent une très modeste, à deux kilomètres de Paray, tout près des carrières de pierres, trouvées providentiellement dans cette région réputée argileuse. C'est l'origine de la chapelle Notre-Dame de Romay, si humble par son apparence, mais où l'Immaculée répandra de nombreux bienfaits à son peuple.

DÉVELOPPEMENT DE LA PAROISSE

Au fil des siècles, la dévotion à la Vierge Marie s'affermissait dans la paroisse en même temps que celle-ci se développait. Il fut un jour nécessaire de bâtir une nouvelle église plus grande et plus proche du centre de Paray. Placé sous le patronage de saint Nicolas, l'autel principal restait consacré à la Sainte Vierge. En 1302 y fut fondée une société de prêtres très zélés, tous expressément originaires de Paray, pour le service de la paroisse : le Mépart de Notre-Dame.

Donc dès l'origine, toutes les églises de la ville de Paray étaient sous le patronage de la Vierge Marie. Mais comme le rapporte l'abbé Barnaud (*Notre-Dame de Romay et les souvenirs qui s'y rattachent*, 1903), c'est en fait à chaque pas qu'on retrouve les traces populaires du culte de la Vierge Marie dans la paroisse. Nombre de rues portaient le nom de Notre-Dame, comme celle menant de l'ancienne église Notre-Dame à l'église Saint-Nicolas. Celle

qui passe aujourd'hui devant le monastère de la Visitation s'appelait alors la « rue Dame-Dieu », raccourci qui ferait hurler nos minimalistes conciliaires ! mais qui rendait en fait gloire à Notre-Dame, Mère de Dieu.

À partir du seizième siècle, pour réparer les outrages infligés par les protestants à la Vierge Marie, les meilleures familles érigèrent spontanément des statues sur les façades de leurs habitations.

À l'époque de la Révolution, pour éviter que l'une d'elles fût profanée, son propriétaire, monsieur Naulin, la fit descendre dans son magasin. Un jour, un client apercevant la Madone entra en fureur et donna un violent coup de couteau sur le visage de la statue dont il fit sauter une partie du nez. Rentrant chez lui, il rencontra un chien qui se jeta soudain sur lui et le mordit au nez, le blessant gravement là où il avait frappé lui-même la Vierge. Il mourut peu de jours après des suites de cette morsure, en punition de cet acte d'impiété envers Marie.

La piété populaire des Parodiens s'épanouit particulièrement sous le regard de leur protectrice spéciale : Notre-Dame de Romay.

Selon toute vraisemblance, le bourg de Romay tire son nom du latin « *romera* », ("*pèlerin, pèlerine*") par simple dérivation du nom de Rome vers où affluaient les pèlerins en ces temps de foi et de pénitence. Pour quelle raison ce nom apparut-il dans cette région ? Le chanoine Barnaud suggère que ce fut parce que saint Mayeul, quatrième abbé de Cluny, fut fait prisonnier avec ses compagnons par des Sarrasins en revenant d'un pèlerinage à Rome en juillet 972 et demanda à la Sainte Vierge de pouvoir fêter l'Assomption chez les chrétiens, ce qui lui fut accordé.

LA STATUE

Ce qui fait la richesse de ce petit sanctuaire roman, c'est la statue en pierre d'une Vierge à l'Enfant dont l'origine inconnue semble remonter au treizième siècle. La Vierge apparaît debout, portant son Fils sur son bras droit tandis que sa gauche tient délicatement les pieds du divin Enfant. Celui-ci, dont les vêtements sont de mêmes tissus que ceux de sa Mère, mais moins riches, tient en ses mains une pomme, fruit du Paradis terrestre. Le front de la Madone est orné d'un diadème dont il ne reste plus que le bandeau, rehaussé d'une imitation de pierreries.

La Vierge est vêtue d'un manteau royal dont la bordure a un caractère roman, régulièrement sculpté.

Cette œuvre n'est pas d'une grande finesse artistique, mais comme l'explique le chanoine Cucherat, « *peu importe à la Vierge sans tache la finesse ou la grossièreté de la formule destinée à fixer son amour rendu sensible !* [...] « *C'est la Mère de Dieu qui est le but de ces hommages comme elle est l'auteur de ces bienfaits. En vertu de cette toute puissance de supplication qui lui a été donnée, elle ouvre l'abîme de la divine miséricorde quand elle veut, comme elle veut, en faveur de qui elle veut.*

« *Car telle est la volonté du Seigneur ! La volonté de Marie, voilà – et elle suffit – la seule raison que nous puissions donner du choix qu'elle fait de certains lieux, de certaines images pour se manifester au monde d'une manière plus sensible.* » (*Notre-Dame de Romay ou les traditions, les monuments et la pratique du culte de la Sainte Vierge à Paray-le-Monial* ; 1878)

LES GUERRES DE RELIGION

Un acte notarié datant de 1575 fondant la célébration de messes solennelles à la charge du Mépart Notre-Dame prouve la popularité et la ferveur du culte de la Sainte Vierge à Romay à cette époque malgré son éloignement de la paroisse. Cela se passait pourtant en pleine guerre de religion.

En effet, en 1540 s'installèrent à Paray les premiers *enseigneurs de la voie salutaire,* qui tinrent les premiers consistoires calvinistes chez des personnages influents de la ville, créant une vive émotion chez les catholiques. Les protestants ne dépassèrent jamais une quarantaine de familles, mais ils étaient des personnages influents dans la ville. Ils attirèrent sur elle de très grands malheurs, qui furent cause que les catholiques les détestaient et s'opposèrent de toutes leurs forces à leur sépulture dans le cimetière de la paroisse.

Lors de leur incursion de 1562, après que l'un d'entre eux eut ouvert les portes de la ville à deux chefs calvinistes à la tête d'une troupe de quatre cents

hommes, les protestants saccagèrent la ville et mirent le feu, devant le grand porche de l'abbatiale, à une partie non négligeable du mobilier d'église, de boiseries, des livres et archives. L'intensité de ce feu fragilisa les tours jusqu'à leur restauration en 1860. C'est pour cette raison qu'il y a aujourd'hui si peu d'archives datant d'avant le seizième siècle sur la chapelle de Romay. Cinq ans après, ils livrèrent de nouveau la ville au pillage. Lors de ces affrontements, les catholiques se défendaient avec vaillance, mais le plus souvent, ils succombaient écrasés par les masses huguenotes.

En 1576, le duc d'Alençon, frère rebelle du roi Henri III et proche des protestants, rejoignit Henri de Navarre et le prince de Condé en Bourgogne pour y faire la jonction avec les armées de Casimir de Bavière et ses six cents reîtres. Logeant entre autres à Paray, ils ravagèrent Semur et y causèrent beaucoup de dommages. Ces faits cristallisèrent encore davantage les partis dans la ville de Paray où, malgré leur minorité numérique, les protestants se savaient en position de force... d'autant que la reine Catherine de Médicis, la Serpente, savait toujours ménager une paix en leur faveur, malgré leurs défaites militaires. C'était donc en toute impunité et avec une certaine arrogance qu'ils continuaient de tenir leurs consistoires à Paray.

En 1597, malgré les plaintes persistantes des catholiques et la défense qui leur fut faite par les officiers de tenir leurs assemblées, les huguenots de Paray continuèrent de tenir leurs offices et conservèrent l'usage d'un collège. La publication de l'édit de Nantes (1598) permit la reconnaissance officielle de ces institutions. La morgue des protestants alla jusqu'à y inviter Théodore de Bèze, le grand continuateur de l'œuvre de Calvin. C'est dire le miracle que représentera le règne de Marie dans cette ville (toujours majoritairement catholique !) souffrant de l'hérésie.

De 1600 à 1607, la situation s'apaisa quelque peu à l'initiative des catholiques. Il fut par exemple convenu qu'un protestant pourrait faire partie des échevins. Mais les hostilités reprirent vite et l'échevin ne fut jamais remplacé. C'est que leurs activités en négoce, leur astuce, ainsi que leur condition aisée les rendaient redoutables. Les catholiques, honnêtes et bons, inclinaient trop souvent à des concessions dont abusaient les huguenots.

Or, en peu de temps, cette guerre de religion sera achevée fort heureusement par l'anéantissement des protestants... par Notre-Dame de Romay elle-même.

LA CONTRE-RÉFORME MENÉE PAR NOTRE-DAME :

NI HÉRÉSIE.

Une tradition constante et invariable atteste que ce fut dans ce contexte très tendu que la statue de l'Immaculée fut enlevée par une pieuse âme de la chapelle de Romay afin d'éviter les profanations. Elle fut alors enterrée dans un pré voisin. À ce moment s'accomplissait à la lettre la parole de l'Écriture que, dans ses offices, l'Église attribue à l'Immaculée : « ***Radicavi in populo honorificato.*** *– J'ai pris racine au milieu d'un peuple honoré* » (Si 24, 12). Oui, comme le fera remarquer trois siècles plus tard le cardinal Perraud le jour du couronnement de la statue : « *Marie a pris racine, dans le peuple honoré par Notre-Seigneur, et aujourd'hui, nous voyons ce peuple, le peuple de Paray, l'honorer à son tour. Et saint Bernard en donne une gracieuse explication :* "**Amat florigeram patinam flos de radice Jesse**". "La fleur de Jessé aime le sol propice aux fleurs". *Voilà pourquoi ce vallon du Charolais, où s'épanouit le bouton d'or et où la marguerite étale sa blanche corolle, a été choisi pour les manifestations divines*. »

Pour l'heure, on perdit le souvenir de cette sainte semence et la statue de Notre-Dame fut perdue. On finit pourtant par remarquer que les bœufs venaient s'abreuver en respectant l'herbe qui poussait dans une certaine zone. On fouilla donc la terre en cet endroit, et l'on y retrouva la statue perdue qu'on replaça dans la chapelle. Dans les moments d'accalmies avec les protestants, les catholiques accouraient en foule pour offrir des supplications ardentes à la Sainte Vierge pour le salut de leur ville. Il est d'ailleurs notable que la petite chapelle ne subit pas de dommages particuliers pendant cette période des guerres de religion. Mieux que cela : Notre-Dame préparait Elle-même une contre-réforme qui fut un modèle du genre, et qui préparait la ville à recevoir les révélations du Sacré-Cœur.

Elle s'appuya d'abord sur les autorités locales qui jouèrent parfaitement leur rôle de défenseurs de la foi du pays. L'économe de Cluny et les procureurs fiscaux de Paray travaillèrent de concert à l'extinction des protestants. Les prêtres du Mépart, influents par leurs prêches et leurs familles, déployèrent eux aussi un grand zèle dans cette lutte.

Signe d'une ferveur croissante, les fondations (fonds légués au bénéfice des confréries pour la célébration de messes) se multiplièrent à cette époque, tout comme la création des confréries : la confrérie du Saint-Sacrement, la plus ancienne de la paroisse, reprit un nouveau souffle ; celle de Sainte-Anne, en faveur des veuves, et qui avait pour but explicite d'opposer une barrière aux progrès du calvinisme et de contribuer à son extinction définitive, compta deux cents membres. Apparurent bientôt la confrérie des tailleurs d'habits honorant saint Barnabé ; celle du Rosaire ; celle de Saint-Éloi (ouvriers des métaux et orfèvres). Sans oublier diverses congrégations qui entretenaient ces foyers de charité : Congrégation de la Propagande de la foi (pour secourir les protestants souhaitant se convertir), des Dames de la Charité (pour les pauvres honteux), de Notre-Dame du Prompt Secours, pour soulager les âmes du Purgatoire, et, plus tard, congrégation de la Bienheureuse Vierge Marie (fondée par le Père La Colombière en 1675).

Notre-Dame prit aussi la tête de la Contre-Réforme par les Ordres religieux : en 1617, les jésuites furent appelés par l'épouse du gouverneur du Charolais pour lutter contre les protestants qui s'étaient maintenus en place. Avec l'assistance évidente de Notre-Dame de

Romay, ils obtinrent de nombreuses conversions parmi les huguenots. En 1626, ils obtinrent à leur tour la fondation d'un couvent de visitandines – celui-là même qui accueillera sainte Marguerite-Marie quarante-cinq ans plus tard – qui fut d'ailleurs préservé de la peste de 1628 par l'intercession de Notre-Dame de Romay et qui ouvrit un collège de filles en 1637. En 1644, ce furent des ursulines qui furent accueillies et qui se vouèrent à l'éducation des jeunes filles. Or, ces deux ordres religieux sont placés spécialement sous le regard de la Vierge Marie dont les religieuses récitent *le Petit Office* quotidiennement. Leurs chapelles respectives furent dédiées à la Vierge Marie, l'une sous le titre de la Visitation l'autre sous celui de l'Assomption. On retrouva deux siècles plus tard un ex-voto dans un des murs de leur couvent stipulant qu'il « *fut dédié, comme ovation et témoignage de fidélité à Notre-Dame de Romay* ».

Mais ce n'est pas tout : l'Immaculée intervint Elle-même directement, comme le raconte le chanoine Barnaud dans son ouvrage : « *Autrefois, il y avait à Paray un assez grand nombre de familles protestantes. Un miracle, arrivé à Romay, détermina la conversion de plusieurs.* [Un certain monsieur Decamp avait] *une petite fille privée dès sa naissance, de l'usage de ses jambes et incapable de marcher. Elle avait environ quatre ans, lorsque sa mère, [...] cédant peut-être aux instances de quelques amies pleines de confiance en Notre-Dame de Romay, consent à lui laisser présenter sa fille pour solliciter d'elle, sa guérison. On apporte la pauvre enfant dans une jatte : on la dépose ainsi au milieu du sanctuaire pendant la sainte messe, offerte à son intention. Au moment de l'élévation, l'enfant se lève d'elle-même et court saisir la clochette que le clerc venait de remettre sur le marchepied de l'autel. Elle était guérie ; et, après le saint sacrifice, la petite revenait à Paray de son pied, donnant la main au prêtre et escortée par tous les témoins de cette merveille. Toute la population fut mise en émoi et l'on vit revenir à la foi plusieurs religionnaires de Paray.* »

« *Dans les registres de la paroisse, au 20 mars 1683 on trouve l'acte d'abjuration d'Abel Decamp, père de l'enfant miraculée. La Sainte Vierge, qui a vaincu toutes les hérésies successivement dans le passé et qui doit les vaincre à l'avenir jusqu'à la fin des siècles, n'a pas peu contribué à la défaite du calvinisme à Paray. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'en reste pas le moindre vestige. Souvent on observe que là où a passé le protestantisme, il laisse après lui son esprit raisonneur qui naît du libre examen. Parmi nous, au contraire, les paroissiens d'origine parodienne sont généralement chrétiens. Il y a assurément bon nombre d'indifférents et de non pratiquants. Plusieurs même ne connaissent plus le chemin de l'église. Ils restent encore chrétiens par quelque côté, au moins par la dévotion à Notre-Dame de Romay. Les plus éloignés de Jésus-Christ et de ses ministres gardent encore la pratique de la visite à Romay le dimanche et les fêtes de la Sainte Vierge. Ils pénètrent sans aucun respect humain dans la chapelle et y prient de tout leur cœur la bonne Dame. Personne ne conteste le fait. À l'heure de la mort, il suffit que l'on réveille ce reste de religion pour les ramener presque tous à résipiscence. Notre-Dame de Romay n'a jamais cessé d'être pour la paroisse de Paray la porte du ciel.* » (Barnaud, p. 67)

Il y a certainement eu beaucoup d'autres miracles à cette époque et même bien avant, comme l'assure la tradition orale liée au sanctuaire, notamment des miracles de répits. Mais les archives ayant été brûlées, il n'en est pas resté de traces jusqu'au dix-neuvième siècle.

Toujours est-il que par l'Immaculée, le protestantisme fut effacé de la région parodienne, au point qu'il ne reparut plus, même après la Révolution !

LA RÉVOLUTION

Précisément, les révolutionnaires parodiens semblent avoir été plutôt des suiveurs, dans cette ville qui ne cherchait pas à persécuter ses curés... mais qui y fut finalement contrainte par les « autorités » supérieures. Un *intrus* prit la place du curé et de son vicaire qui furent bientôt exilés. Les noms des rues furent changés : la rue de la Dame-Dieu devint celle des Droits-de-l'Homme, celle des Saintes-Maries (les visitandines) la rue de la Révolution. En 1792, un ordre du district de Charolles chassa les religieuses. Les visitandines seules reviendront après la Révolution, en 1801, à titre individuel. L'église Saint-Nicolas devint un lieu de réunions publiques puis un grenier à foin. Tout comme celle des bénédictins (l'actuelle basilique), qui échappa de peu à la destruction. Les fêtes religieuses durent laisser la place aux fêtes populaires... qui coûtaient cher et qu'il fallut payer en vendant les biens ecclésiastiques. Pendant ce temps, la chapelle de Romay fut épargnée. Elle fut vendue au juge de paix de Paray qui se désintéressa de la statue.

Conservée avec beaucoup d'autres objets du culte dans l'appartement qui se trouvait au-dessus du porche de l'église bénédictine par les autorités civiles, elle n'échappa à la destruction que grâce à l'intervention d'une jeune fille, Catherine Roulier, qui poussa son cousin à pénétrer de nuit dans l'abbaye pour récupérer la précieuse statue, passer la Bourbince à la nage, avec la statue ! et la placer sous un saule, dans la rivière, mais attachée à une corde. Cependant, par peur que des pêcheurs la découvrissent, ils préférèrent finalement la dissimuler dans la maison même de Catherine, rue Dame-Dieu, derrière une pile de linge où elle passa la fin de la Révolution. À la suite du Concordat, en 1811, la chapelle fut rouverte. Ce jour-là, Catherine Roulier la porta d'un seul trait jusqu'à la chapelle, malgré son poids de cent une livres (45 kg), disant à son cousin que la statue ne lui paraissait pas plus lourde qu'une plume. Si la chapelle fut rouverte sous le Premier Empire, pourtant froidement persécuteur, ce fut en grande partie suite à un autre événement extraordinaire qui montra à la population que Notre-Dame n'entendait pas qu'on l'oublie.

RENAISSANCE DU SANCTUAIRE

Le soir du 19 novembre 1807, trois paroissiens revenaient à Paray chargés de bois mort. Arrivés près de Romay, ils aperçurent distinctement une vive lumière

au-dessus de la chapelle. L'un d'eux, nommé Lécué, solide gaillard qui avait servi onze ans dans l'artillerie, voulut se rendre compte d'où provenait ce feu. Il quitta ses compagnons et se dirigea vers la chapelle. Que se passa-t-il ? Il certifia ensuite avoir appris de la bonne Dame de Romay qu'il lui fallait remettre en ordre sa conscience, car il mourrait le lendemain à sept heures du soir. Il vint trouver le curé pour se confesser. Celui-ci, fatigué d'un voyage qu'il venait d'accomplir, lui conseilla d'attendre au lendemain. « *Ce sera trop tard !* » Alors monsieur le Curé le confesse, mais, en l'absence de maladie, refusa de lui donner les derniers sacrements. Lécué se retira en disant : « *Je mets tout cela sur votre conscience.* » Le lendemain, il passa sa journée à payer ses dettes et à faire ses adieux à ses parents et à ses amis, annonçant à tous qu'il devait se préparer à paraître devant Dieu. L'heure qu'il avait prédite être l'heure de sa mort approchait. Malgré tout ce que ses voisins pouvaient lui dire, il s'appuya contre son lit et à sept heures exactement, il rendit le dernier soupir, à la stupéfaction de toute la ville. « *Le fait et les circonstances sont exacts* », précisa ensuite le médecin le plus renommé de Charolles. Il avait aussi annoncé la mort prochaine de son dernier enfant que rien ne laissait présager. Toutes ces prédictions réalisées contribuèrent beaucoup à augmenter la dévotion à Notre-Dame de Romay.

La chapelle appartenait toujours à Jacques Brigaud, un opportuniste radical qui profita du retour du culte pour revendre à prix fort une bonne partie des propriétés achetées à faible coût à l'État républicain. Le 15 août 1809, mille personnes se trouvaient aux alentours de la chapelle de Romay pour prier la Vierge Marie. En 1811, la chapelle fut achetée par une pieuse femme qui en laissa l'usage à la paroisse, ce qui permit de la rouvrir au culte en 1812 dans un concours de fidèles prodigieux dont la joie fut inexprimable. En 1844, ce sanctuaire fut définitivement confié à la paroisse, lui donnant un plus grand rayonnement.

LES GRANDS PÈLERINAGES

Déjà en 1729, un grand concours de peuple s'opérait pour les fêtes de l'Assomption et de la Nativité de la Sainte Vierge, jusqu'à 70 km à la ronde. L'élan de piété de la ville de Paray et de toute la région envers Notre-Dame de Romay s'intensifia avec les grands pèlerinages nationaux au Sacré-Cœur qui suivirent la défaite de 1870 et justifièrent le couronnement de la statue accordé par Léon XIII à la demande du cardinal Perraud. Cette cérémonie grandiose eut lieu le 5 août 1897, devant une affluence considérable. Dès lors, les pèlerinages furent presque incessants au retour de la belle saison, en particulier ceux des communautés religieuses parodiennes : les chapelains-missionnaires, le pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes, la confrérie des Enfants de Marie de la basilique, le pensionnat des religieuses du Saint-Sacrement, le tiers ordre de Saint-François-d'Assise, les Religieuses des Saints-Anges, les sœurs tourières de la Visitation, les Sœurs hospitalières, l'Orphelinat du Sacré-Cœur et les Enfants de Marie de Notre-Dame du Cénacle se succédaient aux pieds de l'Immaculée pour obtenir ses faveurs, y compris par l'absorption de l'eau de la fontaine située à quelques pas de l'entrée de la chapelle.

NI SCHISME.

Il faut dire que Notre-Dame continuait de distribuer ses grâces avec largesse. Après avoir éteint l'hérésie calviniste, Elle s'était attaquée au schisme anticoncordataire. Des familles entières avaient refusé de se soumettre à l'Église catholique, sous le prétexte que le Pape était tombé dans l'erreur en signant le Concordat, méconnaissant par là même, l'autorité du Curé et refusant les sacrements en dehors du baptême. Toutefois, honnêtes dans leur conduite et attachés aux prières de l'Église, ils semblaient avoir une particulière dévotion pour Notre-Dame de Romay qu'ils venaient prier les jours de fête. Voici le témoignage du chanoine Barnaud, curé de Paray de 1887 à 1908 :

« *Les prières si ferventes de ces pauvres égarés sont souvent exaucées dans le sens de leur conversion qu'ils ne demandent pas* [...]. *La Madone miraculeuse les ramène à la vérité : ils se convertissent quelquefois avant de mourir. Depuis une vingtaine d'années, nous avons eu la consolation d'ouvrir la porte du bercail de Jésus-Christ à plusieurs* [...].

« *Au mois de septembre 1896, nous adressions aux lecteurs du* PÈLERIN, *un appel de prières et de supplications, pour obtenir de Notre-Dame de Romay la conversion d'une famille nombreuse anticoncordataire, dont trois membres étaient réconciliés depuis peu de temps avec notre Sainte Mère l'Église. Une communauté religieuse promit à cette intention douze mille actes de vertu. Une autre maison s'engageait à réciter, par jour, six* Notre Père*, à tour de rôle de chaque membre de la pieuse communauté, afin d'intéresser les âmes du Purgatoire à la même intention*. »

Cette Croisade mariale porta ses fruits : quatre enfants de cette famille renièrent leur schisme avec le consentement de leurs parents et firent leur première communion, tout rayonnants de la joie du Ciel.

« *Notre-Dame de Romay aura encore à triompher de la nouvelle secte des libres penseurs et des francs-maçons,* notait encore le chanoine Barnaud*. Ils ont déjà un pied sur le sol béni du Sacré-Cœur ; ces ennemis du Christ ne sont encore qu'une poignée, mais si Notre-Dame ne les arrête, ils seront bientôt légion, car les minorités ardentes finissent trop souvent par se changer en majorités puissantes qui troublent les localités les plus pacifiques*. » Mais pour confondre ces rationalistes, Notre-Dame ne ménageait pas sa peine : au cours des cinquante ans qui suivirent sa réouverture, sa chapelle fut le théâtre de miracles sans nombre. Il y en avait de trois sortes.

1. RAPPELS À LA VIE D'ENFANTS MORT-NÉS.

Avant la Révolution, la chapelle faisait déjà partie des quelques sanctuaires français « *à répit* », c'est-à-dire de ces lieux où Notre-Dame accordait un retour temporaire à la vie aux enfants mort-nés déposés sur son autel, le temps

de leur conférer le baptême avant la mort définitive. Le chanoine Barnaud rapporte de nombreux témoignages de personnes ayant vu ces miracles s'opérer sous leurs yeux.

Un exemple frappant est celui dont témoigna le futur cardinal Boyer dont la mère avait l'habitude de l'emmener prier à Romay le dimanche. Un jour, pendant qu'ils priaient en compagnie d'autres personnes, un paysan entra, un enfant mort entre les bras. Madame Boyer lui dit : « *Déposez-le près de la grille, et nous allons prier.* » Toute l'assistance s'agenouilla et pria avec beaucoup de ferveur la Madone. On pria assez longtemps ; mais le petit mort ne donnait aucun signe de vie. Madame Boyer donna l'exemple d'une prière plus instante, accompagnée d'une invincible confiance en la Sainte Vierge. Enfin Notre-Dame de Romay se laisse toucher : on aperçoit d'abord un mouvement bien prononcé de la main de cet enfant. Puis une rougeur sur tout le visage. Plus de doute. Madame Boyer s'empresse d'ondoyer l'enfant et chacun reprend joyeux le chemin de Paray, tandis que le père bénit de tout son cœur Notre-Dame de Romay et s'en retourne en toute hâte porter la bonne nouvelle à son épouse.

En 1895, mourait à l'hôpital de Paray Joséphine Laforêt, femme honnête, sensée et chrétienne de vieille roche. Toujours disposée à rendre service, plusieurs fois elle fut requise par des voisins et des amies pour porter des mort-nés à Romay. Elle a affirmé avec serment qu'elle avait bien fait vingt fois le voyage de Romay dans ce but, et que dans une dizaine de cas, le miracle avait eu lieu et qu'elle avait ondoyé l'enfant. Elle ajoutait : « *J'allais alors le déclarer à monsieur le Curé qui l'enterrait, parce qu'il savait bien que je ne voulais pas dire un faux.* » Un jour, une de ses voisines accoucha d'un enfant mort. La pauvre mère était inconsolable et ne pouvait se décider à le faire porter au cimetière sans prêtre. Il y avait quarante-huit heures que l'enfant était mort. Joséphine s'offrit à le porter à Romay. Elle partit en compagnie de plusieurs personnes. On se mit à prier avec ferveur. La main remua plusieurs fois. Elle se contenta de ce signe et ondoya le petit ange. Après un sérieux interrogatoire, monsieur le Curé de Paray accorda la sépulture chrétienne.

Monsieur Buisson a été fermier du domaine voisin de la chapelle, pendant cinquante ans. Il avait les clefs de la chapelle ; souvent des personnes, venues de loin, le réveillaient la nuit pour l'ouvrir. Il se prêtait volontiers à rendre ce service et affirmait que le miracle se faisait si souvent qu'on n'y faisait plus attention. Sa sœur était plus explicite. Elle estimait que dans une période de vingt-cinq ans d'observation, on a transporté à Romay environ une centaine d'enfants.

Les témoignages abondent. Toutefois, le chanoine Barnaud constatait en 1903 que « *depuis vingt-cinq ans, ces rappels à la vie sont, il est vrai, devenus plus rares. La tradition s'en effaçait même insensiblement. Il était temps d'en recueillir les échos* [...]. *Depuis vingt-quatre ans que nous suivons attentivement ce qui se passe dans notre sanctuaire marial, quatre enfants mort-nés, à notre connaissance, ont été présentés à la Madone, deux fois sans résultat et deux fois avec succès.* » Les raisons ? Outre la crainte d'être surpris par l'autorité civile transportant un cadavre d'un lieu à un autre et les progrès de la médecine, le chanoine déplorait l'affaiblissement de la foi en la nécessité du baptême pour le salut. De fait ! « *vingt-cinq ans* » avant 1903, c'était précisément la fin du pontificat de Pie IX et le début de celui de Léon XIII. C'était là une preuve patente et très figurative des progrès du libéralisme, idéologie alors promue par la plus haute Autorité de l'Église !

2. LES AUTRES GUÉRISONS.

Notre-Dame ne se bornait pas à ressusciter les enfants mort-nés.

Voici le récit de deux miracles sur les très nombreux qui furent accomplis par cette puissante Médiatrice.

Vers 1840, en hiver, une enfant voyait le jour dans le hameau de Poisson, à dix kilomètres de Paray, au sein d'une famille foncièrement chrétienne. On s'empressa de faire la route par des chemins fort peu praticables, pour que monsieur le Curé puisse la baptiser. Au retour, on confia le précieux fardeau au parrain. Mais voici qu'en franchissant l'échalier d'une prairie, la pauvre petite fille, portée avec maladresse, glissa jusqu'à terre sans que le porteur s'en aperçoive. Après une centaine de pas, s'apercevant que l'enfant n'était plus là, il rebroussa chemin, en proie à la plus vive inquiétude. La petite créature était gisante sur l'herbe froide et humide au pied de l'échalier. On se hâta de rentrer à la maison et de lui prodiguer tous les soins. Mais rien n'y fit. Survinrent bientôt de violentes convulsions. Au bout de quelques semaines, la joie de ce foyer chrétien disparut pour faire place à la tristesse, car le péril de mort était imminent.

Le père, homme de foi patriarcale, eut l'inspiration d'aller à Romay. Il partit pieds nus, aller et retour. Là, il fit brûler un cierge devant la Vierge et il pria de tout son cœur, terminant par cette invocation : « *Ô bonne Sainte Vierge, je vous la donne, sauvez-la !* » Après cette offrande, il se retira, sûr d'être exaucé, et regarda l'heure précise à sa montre. Rentré à son domicile, il apprit que la malade avait pris du mieux à l'heure même où il priait la Madone. La Sainte Vierge prit au mot le père de famille. Sa fille entra en religion pour se consacrer à l'éducation de petites filles. Elle eut la joie de revenir à Paray, où elle se plaisait à redire à ses écolières que Notre-Dame de Romay l'avait arrachée à la mort.

Philibert Gauthier était né à Vitry-les-Paray, vers 1830. Ayant été tiré au sort pour le service militaire, il fut incorporé dans un régiment d'artillerie. Un jour, dans une manœuvre militaire, le cheval de son voisin se mit à ruer et Gauthier reçut au genou un coup de sabot si violent qu'il fallut le porter d'urgence à l'hôpital. La blessure était fort grave. Le chirurgien-major fit immédiatement l'extraction de plusieurs esquilles ; mais il en resta quelques-unes qui sortirent à travers les chairs au prix de très grandes souffrances. Au bout de six mois, ce genou était dans le

même état, aussi le jeune soldat fut déclaré impropre au service. On le renvoya dans ses foyers, avec une indemnité annuelle de 180 francs, à titre provisoire. Au bout de deux ans, bien qu'il ne fût pas guéri, l'État lui retira cette pension. Incapable de gagner sa vie et souffrant de grandes douleurs, il s'affaiblissait visiblement. Sa femme, le voyant profondément découragé, lui dit un jour : « *Si tu veux, nous irons demander la guérison à la bonne Dame de Romay*. » « *Que veux-tu qu'elle me fasse ?* » Il n'avait pas foi à tout ce qu'on racontait d'elle.

Finalement, convaincu par l'un de ses amis que sa femme lui avait donné là un bon conseil, ils partirent avec un petit enfant en bas âge, porté par la mère. Le voyage fut horriblement pénible pour le malade. Enfin les voilà à la porte de la chapelle. Il y pénètre et aussitôt va s'asseoir tout haletant de fatigue. Sa femme allume son cierge et ils récitent ensemble neuf fois le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Cependant, Gauthier restait immobile sur sa chaise. Il fixait la Vierge avec une sorte d'extase. Elle lui apparaissait, comme vivante, et changeant de couleur, d'un instant à l'autre. Mais le petit enfant était impatient de sortir de la chapelle. « *Allons-nous-en !* » lui dit sa femme. « *Restons encore, comme je suis bien là ! Je ne sens plus aucun mal*. »

Enfin, il se lève, il sort et il va boire à la fontaine. Après avoir bu, il dit : « *Je suis guéri, je le sens bien*. » Au retour, il demanda à porter l'enfant ; mais la mère s'y refusa ! Au bout d'un quart d'heure de marche, il prit l'enfant aux bras de sa mère et le porta sans peine jusqu'à la maison. Il était réellement guéri ! Pendant la nuit la plaie béante qu'il portait au genou se ferma et devint entièrement sèche. En reconnaissance de sa guérison, Gauthier s'imposa l'obligation d'assister chaque année aux messes de Romay du 15 août et du 8 septembre.

3. PROTECTIONS CONTRE LES CALAMITÉS PUBLIQUES.

Au dix-huitième siècle, le curé de la paroisse de Chalmoux, pour fléchir la colère divine manifestée par les fléaux qui ravagèrent les récoltes pendant sept années consécutives, suggéra à ses paroissiens de faire le vœu d'un pèlerinage annuel à la Vierge de Romay, le premier lundi de mai. Dès qu'ils en prirent l'engagement, les fléaux cessèrent et, pendant plusieurs années, les récoltes abondèrent. Mais en 1860, la grêle emporta la récolte tout entière. Les habitants se ralentissaient d'année en année dans l'accomplissement de la promesse des ancêtres. Ils résolurent de revenir plus nombreux, conformément à l'esprit du vœu fait par une partie notable de la population. À partir de ce moment-là, le pèlerinage devint nombreux et édifiant. Présidé par monsieur le Curé, les hommes se rendaient à Romay à pied (32 km) et marchaient une partie de la nuit. Les femmes et les enfants effectuaient une partie du trajet par petites voitures à âne puis faisaient à pied le reste du chemin. Là, la foule retrouvait toutes les pratiques de l'Église, aux pieds de Notre-Dame : cantiques, prières publiques, récitations des Évangiles, sacrements, processions...

Dans son *Histoire de notre fondation*, rédigée en 1638, mère Françoise Madeleine de Chaugy raconte les ravages de la terrible peste de 1626 qui se fit si violente au mois de juin « *qu'en moins de quatre à cinq jours, la ville fut abandonnée des principaux habitants, ne restant en icelle que nos sœurs avec les pauvres qui n'avaient où se réfugier* ». Quatre ou cinq sœurs furent atteintes bénignement. Les médecins ayant fui Paray, la supérieure mit sa foi en Notre-Dame et fit alors trois vœux dont le principal était de faire dire une messe à Notre-Dame de Romay et d'y offrir six cierges de cire blanche le jour de l'Ascension. C'est ainsi qu'elle obtint le salut de son monastère.

Trois siècles plus tard, une autre peste menaçait d'extinction la communauté. Face aux lois maçonniques qui persécutaient les communautés religieuses, en particulier à partir de 1900, mère Marie de Sales Croizier, enfant de Paray, fit le vœu de faire dire chaque année une messe et d'offrir communions, prières et cierges en l'honneur de Notre-Dame de Romay en qui elle avait une profonde dévotion en échange de sa protection. En 1904, le monastère figura à *l'Officiel* sur la liste des Communautés supprimées. Successivement, tous les procès furent gagnés et les religieuses ne furent plus jamais inquiétées.

CONCLUSION

Mais ce ne furent pas là les seules occasions où l'Immaculée intervint pour sauver ce monastère qui fut choisi pour être le lieu de la révélation du Sacré-Cœur au monde.

Notre Père nous a appris à voir dans la suite de psychodrames qui eurent lieu pendant la vie de sainte Marguerite-Marie un figuratif de la grande bataille qui se jouerait bientôt dans le monde et dans l'Église même, avec pour enjeu le salut d'un grand nombre d'âmes par la médiation et la Corédemption du Cœur Immaculé de Marie, unique chemin qui conduit au Sacré-Cœur. Ces deux privilèges de l'Immaculée apparaissent de façon évidente dans les faits extraordinaires qui se déroulèrent à Paray-le-Monial. Il est d'ailleurs fort dommage que cela ne soit pas souligné dans la pastorale « pneumatique » du sanctuaire, le Saint-Esprit étant pourtant l'Âme de l'âme de la Sainte Vierge !

Entrée à la visitation Sainte-Marie le 20 juin 1671, sainte Marguerite-Marie bénéficia des grandes révélations du Sacré-Cœur en 1673 et 1675. Mais celles-ci avaient d'abord pour but de sauver certaines religieuses de la froideur du cœur. Le 2 juillet 1677, étant alors devant Jésus au Saint-Sacrement, elle priait pour son monastère et trouvait « *cette divine Bonté inflexible à ma prière, me disant ces paroles :* "**Ne m'en parle plus.** [Ces religieuses] **font la sourde oreille à ma voix et détruisent le fondement de l'édifice. S'ils pensent de l'élever sur un étranger, je le renverserai**." »

« *Mais la Très Sainte Vierge, prenant nos intérêts proche de son divin Fils courroucé, elle parut accompagnée d'une multitude d'esprits bienheureux qui lui rendaient mille honneurs et louanges. Et se prosternant devant Lui avec ces tendres paroles :* "**Déchargez sur moi**

votre juste courroux, c'est les filles de mon Cœur, je leur serai un manteau de protection qui recevra les coups que vous leur donnerez."

« *Alors, ce divin Sauveur, prenant un visage doux et serein, lui dit :* "**Ma Mère, vous avez tout pouvoir de leur départir mes grâces comme il vous plaira. Je suis prêt, pour l'amour de vous, de souffrir l'abus qu'elles en font par le mépris qu'elles ont de mon esprit d'humilité et de simplicité qui doit tenir les filles de la Visitation cachées en moi, qui suis leur Amour crucifié, qu'elles persécutent avec cet esprit d'orgueil qui a rompu les liens de charité et divisé ce que j'avais uni. Si leurs intérêts vous sont plus chers que les miens, vous pouvez arrêter le cours de ma justice.**"

« *Mais cette Reine de bonté, d'un amour plus que maternel, lui dit :* "**Je ne vous demande de délai** [autrement dit "un répit"] **que jusqu'à ma fête de la Présentation et dans ce temps, je n'épargnerai ni soins ni peines pour rendre vos grâces victorieuses et ruiner les prétentions de Satan en lui ôtant la proie qu'il croit déjà tenir.**"

« *Et cette Mère d'amour étant restée victorieuse en tout ce qu'elle avait demandé pour nous, l'ennemi n'en fut pas content, et enrageant de dépit de se voir frustré de son attente, il s'éleva un tourbillon si grand, qu'il semblait qu'il allait renverser notre église. Mais étant chassé honteusement par Celle qui nous défendait, il rompit deux fois les rideaux de notre grille, avec ces paroles qu'il faisait retentir :* "**C'est ainsi que je voulais renverser l'Ordre de la Visitation, s'il n'avait été soutenu par cette forte Colonne contre laquelle je n'ai point de pouvoir ; mais je lui ferai bien de la peine, par l'empire absolu que plusieurs m'ont laissé prendre dans leurs cœurs, et si elles continuent à tenir mon parti, j'espère la victoire.**"

« *Quelques temps après, la Sainte Vierge se présentant à mon esprit comme toute lassée, fatiguée, tenant en ses divines mains des cœurs remplis de plaies et d'ordures, disant :* "**Voilà [ce] que je viens d'arracher des mains de l'ennemi qui s'en jouait avec plaisir ; mais ce qui afflige mon Cœur maternel, c'est que quelques-unes prennent son parti, se mettant contre moi en méprisant le secours que je leur présente.**"

« *Une autre fois, comme l'on récitait le* Salve *à sa chapelle, à ces paroles :* Advocata nostra*, elle répondit :* "**Oui, mes filles, je la suis en effet** [votre avocate]**, mais ce serait avec bien plus de plaisir si vous vouliez être fidèles à mon Fils !**" *Et depuis ce temps, je me trouvais quitte d'un désir qui me pressait et tourmentait presque continuellement pour demander à Dieu les grâces dont j'ai parlé, spécialement cet esprit de charité, pour lequel j'aurais voulu sacrifier mille vies, si je les avais eues, pour le voir régner dans les communautés.* » (*Fragments autobiographiques*, nº 2)

Cette grâce qui poussa sainte Marguerite-Marie à se sacrifier pour ses sœurs en danger de damnation était encore une faveur du Cœur Sacré de Jésus qui voulait les sauver par l'Immaculée : « ***Ma fille, donne-leur ce dernier avertissement de ma part : que chacune pense à part soi à faire profit de la grâce que je lui présente par l'entremise de ma sainte Mère ; car celles qui n'en profiteront pas, demeureront comme des arbres secs qui ne rapportent plus de fruits***. » (*Fragments autobiographiques*, nº 3)

De même, Notre-Dame accorde aujourd'hui sa grâce aux martyrs du troisième Secret qui offrent leur vie pour le Saint-Père au pas vacillant et pour leurs frères en danger de se perdre éternellement. Leur sang précieux enrichi par la médiation du Cœur Immaculé de Marie vaut à l'Église à moitié en ruine « *un répit* » sauveur !

frère Grégoire de l'Annonciation.

Pèlerinage des Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur à la chapelle Notre-Dame de Romay (janvier 2025).

NOS DEVOIRS RELIGIEUX ENVERS NOS MALADES

par le docteur Pierre Barbet

Le docteur Pierre Barbet, chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph, à Paris, est connu pour les études qu'il mena sur le *Saint Suaire de Turin*, dans les années 1930. Il examina l'anatomie de l'homme qui a été déposé dans le Suaire, à partir des traces de corps et de sang que l'on y observe. Il l'a fait avec toute sa compétence de chirurgien et en même temps avec beaucoup d'émotion, comprenant les atroces souffrances que Notre-Seigneur avait endurées pendant sa Passion. Nous avons connu un prêtre qui avait assisté à la conférence qu'il donna au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en 1938 sur la Passion corporelle de Notre-Seigneur. Pierre Barbet fut si ému qu'il pleurait ; ce fut sa première... et dernière conférence ! Il n'osa jamais recommencer.

Sa brochure *Nos devoirs religieux envers nos malades* fut publiée en 1936 par l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

« Dénoncera-t-on jamais assez le faux sentiment du devoir professionnel chez les médecins chrétiens, le faux sentiment du devoir filial chez les fidèles, qui leur fait craindre si misérablement (en parlant aux malades de leurs devoirs religieux) d'abréger les jours, les minutes, où ce pauvre corps respire de souffle en souffle... »

Je suis entièrement de l'avis du Père Doncœur. Notre mort et celle des chers nôtres ne doivent pas être un accident ; la mort d'un chrétien ne peut pas être improvisée. Il nous faut savoir d'avance ce que nous avons à faire dans ces heures graves et nous ne ferons pleinement notre devoir que si nous y sommes préparés. Or, il faut bien le dire, même dans les milieux les plus religieux, la mort est trop souvent une improvisation, une catastrophe qu'on ne veut pas admettre avant les derniers râles de l'agonie. La famille et le médecin n'ont qu'une idée, même quand l'espoir semble perdu : orienter tous leurs efforts, toute leur pensée et ceux du malade vers un but exclusif : la guérison. Il est encore « trop tôt » pour faire venir le prêtre ; toute « émotion » pourrait être dangereuse ; le « médecin a bien recommandé » de laisser le malade en repos (ou, tout au moins, on le lui fait dire !) Et c'est ainsi que le pauvre prêtre qui, lui, ne demande qu'à faire son devoir, pourvu qu'on lui en donne la permission, arrive pour donner à un moribond l'Extrême-Onction, ce « Sacrement des malades », ou administrer à un comateux une absolution sans confession.

C'est donc nous, les laïques, qui ne faisons pas toujours et complètement notre devoir et c'est à nous, laïques, que je propose cet examen de conscience collectif. Aussi, me semble-t-il opportun que ce ne soit pas un prêtre, mais un laïque, qui écrive ceci ; il a, comme nous, à battre sa coulpe, pour n'avoir pas toujours fait tout ce qu'il devait. Que ce soit un médecin, cela ne peut présenter qu'avantage : c'est lui, plus que tout autre, qui a vu mourir ses frères. Qui mieux qu'un médecin chrétien peut comprendre pleinement ce que c'est que la mort ? Et n'a-t-il pas enfin des devoirs spéciaux envers les malades, puisque son ministère le fait en quelque façon responsable, non seulement de leur corps, mais aussi de leur âme ? Voilà une vérité qu'un médecin catholique ne doit pas mettre en doute, et nous y reviendrons.

L'idée de ***responsabilité*** est à la base de toute cette méditation : nous sommes responsables de notre propre salut éternel, mais nous le sommes aussi, collectivement et personnellement, de celui de tous nos frères dans la proportion de nos possibilités. Ce n'est d'ailleurs qu'une forme particulière de la *charité* ; et, si « charité bien ordonnée commence par soi », elle doit s'étendre largement à tous les hommes, d'autant plus active et efficace que ces hommes nous sont plus prochains. D'où il résulte qu'en face de la mort, nous avons charge d'âme : d'abord *la nôtre*, ensuite, *celle de nos proches*, enfin, pour nous, médecins, *celle de nos malades*.

Or, qu'est-ce que la mort ? La cessation de la vie, répond la science ; et je n'exagère pas ! Quant à la vie, ce serait, pour un organisme, le fait de multiplier ses cellules et de transformer en leur substance spécifique les aliments ingérés : multiplication et assimilation ; ce qui prouve que la science ne veut et ne peut connaître que des faits matériels. Pour nous, chrétiens, en qui la Révélation a fait luire quelques éclairs de la Science divine, la mort d'un homme est provoquée, quels que soient les phénomènes physiologiques qui l'accompagnent comme chez les animaux, par la séparation de l'âme immortelle et du corps périssable. Séparation d'ailleurs provisoire, puisque nos corps ressusciteront au dernier jour, libérés de toutes leurs servitudes terrestres, pour être réintégrés par leur âme et jouir ou souffrir éternellement de ce qu'avec ou malgré la grâce de Dieu, ils ont mérité pendant cette courte vie terrestre. C'est notre admirable dogme de la résurrection des corps, un des plus humains et des plus divins à la fois : *et exspecto resurrectionem mortuorum*.

La mort n'est donc, pour nous, qu'un passage de cette vie provisoire à la vie éternelle et définitive, à la vraie vie. C'est le *transito* de saint François d'Assise, le trépas ; ne disons-nous pas d'un mourant qu'il va passer ? C'est le retour à la Maison du Père, l'entrée dans l'état normal, l'union tant désirée, et pour toujours, avec Dieu et ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi. S'il est douloureux, comme en un grand voyage, de laisser sur le quai ceux qui ne partent pas, au moins savons-nous qu'ils nous rejoindront bientôt. Si la chair se révolte, et c'est la conséquence du péché originel, l'âme, en tout cas, doit être joyeuse de voir

s'approcher le grand bonheur. Comme je comprends ce chrétien, mon ami le Docteur Jean Camus, demandant sur son lit de mort, à sa femme et à ses douze enfants de réciter, aussitôt son trépas, le *Magnificat* !

Tout cela n'est que vérité élémentaire pour nous catholiques, et je m'excuse d'avoir à l'énoncer. Mais, si nous la connaissons, il ne semble pas que nous sachions la vivre, et, encore une fois, l'improvisation ne vaut rien. Toute notre vie terrestre devrait être, au vrai, une longue préparation à la mort, qui en perdrait du coup son allure de désastre : « *Bienheureux*, dit *L'Imitation*, *celui qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort et qui, tous les jours, se dispose à mourir* », car, a dit Jésus : « *Le Fils de l'homme viendra à l'heure où on ne l'attend pas.* » C'est tout cet admirable chapitre XXIII du Ier livre qu'il nous faudrait souvent méditer. Alors, oui, nous arriverions sans trop de peine à *mourir de consentement, à mourir tout entier*, comme l'écrit Jacques Rivière, à *donner*, à l'exemple du Christ, *notre âme*, que personne ne devait Lui arracher ; à ne pas subir la mort, mais à la consentir, à *vivre notre mort* ; à faire, comme on dit simplement, *le sacrifice de notre vie* ; à mourir enfin joyeusement, c'est-à-dire à naître, vraiment, consciemment, entre les bras du Seigneur.

Hélas ! ces dispositions sont trop rarement réalisées. Mais il y a dans la maladie, dans ses souffrances, des grâces particulières dont nous constatons, nous, médecins, les effets : elles mettent par la divine bonté, nos malades graves et nos mourants dans un état spirituel généralement bien meilleur qu'on ne pourrait le supposer et que ne le pensent ordinairement leurs familles.

C'est un fait sur lequel il me faut insister, parce qu'il est peu connu et parce que sa méconnaissance entraîne à chaque instant des malentendus épouvantables, alors qu'il facilite tellement toutes les interventions de l'entourage : *Le malade grave, le mourant a presque toujours un secret désir du prêtre et des secours de la religion*.

Jamais, pendant la guerre, dans mes ambulances, où l'aumônier avait libre accès, je n'ai vu un blessé refuser de l'entendre. Il pourrait en être de même dans la pratique civile. Mettons d'abord à part un certain nombre d'entêtements invincibles ; ils ne sont pas dus à l'ignorance, car ceux qui ignorent la religion, dans notre France redevenue, hélas ! un pays de mission, sont tout heureux qu'on la leur révèle à ce moment suprême, pour peu qu'ils aient senti un peu de bonté chez ceux qui la proposent. Non, ces résistances sont dues à une position d'orgueil prise depuis longtemps, à un péché contre l'esprit qui barre le chemin de la grâce ; ou bien il s'agit d'engagements antérieurs, d'adhésion à la franc-maçonnerie, par exemple, et vous pouvez être sûrs alors de voir un entourage, souvent extrafamilial, veiller à ce que le malheureux ne « faiblisse » pas au dernier moment ; besogne de démons qui pourraient bien avoir leur récompense à l'heure de la mort.

Dans la grande majorité des cas, le malade, même quand il a cessé de pratiquer depuis longtemps, réfléchit à ses fins dernières et, tout naturellement, les illusions de la vie qui obnubilent les bien portants se dissipent comme un nuage devant ses yeux. Peu à peu, la lumière se fait, le feu de la foi, qui couvait sous la cendre, s'avive en étincelles, le désir de réconciliation s'ébauche et grandit, comme une soif d'apaisement, un gage de certitude éternelle. Et, comme tout ceci se passe généralement dans le secret de la conscience (j'en parle d'après des confidences), il en résulte que le malade est très souvent, sur le chemin du salut, plus avancé que son entourage.

Mais il n'ose pas en parler. Il voit le chagrin de sa famille, chagrin qu'on lui dissimule mal, et il a peur d'accroître encore cette douleur ou ce désespoir. Souvent, il se rend compte de son état, mais, inconsciemment, il se raccroche aux mensonges qu'on lui prodigue ; il sent si bien qu'on va lui dire, s'il parle de sa mort, *qu'il n'en est pas encore là*. Alors, il ment aussi, il ment par réticence, il ment par omission ; il feint de croire aux vains encouragements, aux fallacieuses promesses de guérison. Une entente tacite se fait entre le mourant et les siens, comme si ne pas parler de la mort pouvait la reculer, et ce tragique accord dans le mensonge va se poursuivre et s'invétérer ; car il est toujours plus difficile de parler, à mesure que l'issue semble moins incertaine ; la mort fait d'autant plus peur qu'on la sent plus proche. Le bon moment est passé, celui où l'on pouvait encore, à peu près sincèrement, la présenter comme une chose véritable ; de part et d'autre, on ose de moins en moins.

Mais pendant ce temps, l'angoisse monte toujours plus dans la conscience du malade ; parfois, je l'ai vu, jusqu'à déchirer le voile du mensonge et éclater en un pathétique appel au secours : « Va-t-on me laisser mourir sans sacrements ? » Mais, trop souvent, cet appel est timide, honteux, vite étouffé par les protestations affectueuses et les soi-disant certitudes d'amélioration. La sinistre hypocrisie continue dès lors jusqu'à ce que l'agonie dissolve progressivement les dernières forces intellectuelles, *sans apaiser l'angoisse*. On enverra au dernier moment, quand on croira pouvoir déposer le masque du mensonge sans danger pour la loque humaine qui râle dans son lit, on enverra vite chercher le prêtre, vite, vite (comment se fait-il qu'il n'arrive pas !). Le malheureux vicaire fera de son mieux, près de ce demi-cadavre incapable de correspondre avec lui, lui prodiguera des grâces sous condition et s'en ira, navré, en le recommandant à la miséricorde divine.

Et la famille, sinistre et imbécile, gémira pieusement, entre deux coups de mouchoir : « Il a eu une

bien belle mort ; il n'a pas souffert ; il ne s'est pas vu mourir du tout. » – Quelle horreur ! – Et le faire-part indiquera : « Muni de tous les sacrements de l'Église. Priez pour lui ! » – Oh ! oui, priez pour lui ! Et priez pour les siens, qui ont manqué gravement à leur devoir ! « *Ne comptez pas sur vos amis et vos parents* », dit *L'IMITATION*.

Nous avons vu ce qui arrive trop souvent ; **disons ce que doivent faire le malade et son entourage**. Remarquons tout d'abord que ces obligations de charité, strictes pour tout chrétien, seront d'autant plus faciles à remplir qu'on s'y sera pris plus tôt ; humainement parlant, parce que cela aura créé une habitude, un état d'esprit ; divinement parlant, parce qu'à tout effort répond un accroissement de grâce. Encore une fois, c'est condamner l'improvisation : « *Considère-toi sur terre comme un pèlerin et comme un hôte* », dit toujours *L'IMITATION*, et encore : « *Tu peux faire beaucoup de bonnes œuvres, tant que tu es en santé ; mais quand tu seras malade, je ne sais de quoi tu seras capable*. »

Pour le catholique, qui a obéi à ces préceptes, la question se pose à peine, ou plutôt c'est lui qui la réglera spontanément, en se mettant en règle à la moindre alerte. Encore avons-nous le devoir de le mettre en garde, s'il ne se rend pas compte du danger : nous ne sommes pas maîtres de sa conscience, et les chrétiens les plus édifiants peuvent avoir leurs souillures, dont il convient qu'ils se nettoient, même si elles sont vénielles : le Purgatoire n'est pas si réjouissant qu'on ne doive tâcher d'en abréger l'épreuve.

Pour tous, à quel moment convient-il d'intervenir ? Je le dis tout net : avant la certitude ou l'imminence d'une fin prochaine.

Il est beaucoup plus facile, si l'on conseille alors au malade de se rapprocher de Dieu en recevant son prêtre, d'affirmer, avec une conviction d'autant plus grande qu'elle est parfaitement sincère, la possibilité de tous les espoirs de guérison ; et ce sont des nuances que saisissent très bien les patients, par ailleurs si faciles à duper. On renforcera la persuasion en ajoutant qu'on en ferait autant en pareil cas, sans attendre que le danger de mort apparaisse. De plus, même si le malade n'a pas acquiescé à cette première invitation, il sera beaucoup plus aisé, plus tard, quand le péril se sera aggravé, de revenir sur le même conseil, en lui conservant une forme à peu près analogue, ou un peu plus pressante, sans que cela paraisse une funèbre annonce de mort prochaine.

C'est une technique excellente, croyez-en un praticien. J'en suis tellement persuadé que j'estime nécessaire d'inviter à la même démarche (je ne parle pour le moment que de confession et de communion) ceux qui vont se soumettre à une opération chirurgicale. Le risque à courir – c'est un chirurgien qui parle – bien que souvent minime est toujours cependant réel. À plus forte raison, s'il s'agit d'une opération grave. Cela est tellement passé dans les mœurs, pour nous, chirurgiens catholiques, qu'il existe dans le jargon hospitalier une locution vulgaire, mais parfaitement adéquate au grand voyage. Si nous demandons à la sœur : « Un tel a-t-il graissé ses bottes ? », elle nous répond que l'aumônier a fait le nécessaire.

Donc, agir le plus tôt possible, c'est le devoir de l'entourage. Mais si, par suite de circonstances, on arrive sans avoir rien fait à la période de danger grave, oh ! alors, je vous en supplie, vous qui êtes au chevet d'un parent cher, n'attendez pas plus longtemps et prévenez-le ! Il y faut, je le sais, du courage, si vous n'êtes pas vous-mêmes profondément imbus des vérités chrétiennes que nous avons examinées tout à l'heure, ou plutôt si, tout en y croyant, vous n'avez pas pris l'habitude de les vivre. Mais ce courage sera bien vite récompensé. Il y faut aussi beaucoup de douceur et de charité. Mais la plus grande charité n'est-elle pas d'aimer avant tout l'âme de son frère ? Le véritable amour fait abstraction de sa souffrance. En termes mesurés, tendres, mais fermes, dites-lui qu'il y a danger pour lui, pour son repos éternel, qu'il lui faudra prendre ses assurances, qu'il sera plus tranquille, une fois réglées ses affaires spirituelles. Vous ne croirez pas si bien dire !

Vous serez étonnés de la joie que vous apportez à ce pauvre malade, encore en pleine possession de ses facultés intellectuelles et affectives : *mais je ne demande pas mieux. – Pourquoi ne m'en a-t-on pas parlé plus tôt ? – J'attendais qu'on me le propose*. N'oubliez pas que le malade, même s'il a toute son intelligence, est bien souvent un grand enfant, chez qui la volonté est un peu amoindrie (témoin ses caprices), et demande à être guidée.

Ceci fait, le prêtre viendra, qui lui donnera l'absolution, après une confession lucide, et lui apportera le Corps de Jésus-Christ. Tout naturellement, le malade acceptera, parfois demandera l'extrême-onction ; surtout si l'on sait lui dire, et beaucoup l'ignorent, que c'est le sacrement des malades, et non pas celui des mourants. Combien de fois avons-nous vu une amélioration physique suivre cette administration, qui n'a pas de vertu que pour l'âme ! C'est un fait d'expérience courante.

Lorsque vous aurez rempli un des devoirs les plus sacrés, sans quoi toutes les protestations d'amour ne sont que mensonge et palinodie, vous serez émerveillés et ravis du bien que vous avez fait, peut-être sans le prévoir. Je vous ai décrit cette secrète angoisse, que nous devinons si souvent, du malade non confessé. Une fois en règle, vous ne le reconnaîtrez plus. C'est le soulagement de celui qui revoit la lumière, au sortir d'une prison ; c'est la paix, la grande paix, préfigure de la Paix éternelle ; la sensation de sécurité, d'abandon total et confiant entre les mains du Seigneur, *quoi qu'il*

puisse arriver : « Comme je suis heureux ! Comme je vous remercie de m'avoir procuré une telle joie ! Maintenant, je suis tranquille ; *maintenant je peux mourir !* » Que de fois nous les avons entendues, ces pauvres paroles, si lourdes de sens divin !

Maintenant la barrière est rompue, qui maintenait une distance entre la famille et le cher malade ; distance remplie de mensonge réciproque, si pénible pour tous. C'en est fini de cet effort désespéré, crispé, douloureux comme une crampe, vers une vie que l'on sait bien pourtant ne pas pouvoir durer. Ce sera encore la douleur (est-il autre chose qui vaille sur terre ?), mais une douleur apaisée, divinement raisonnable, en communion avec la douleur de Jésus, corédemptrice de celle du Divin Crucifié. On va pouvoir parler de la mort, parce qu'on a enfin compris ce qu'elle est réellement ; on le savait, mais on vivait comme si on ne le savait pas. Au lieu de la chute dans le trou noir de l'inconnu, au lieu de la séparation déchirante et définitive, l'avenir va s'ouvrir avec des perspectives souriantes de bonheur éternel et de réunion au Paradis. L'au revoir, s'il est encore une dure épreuve, mais chargée de mérites, sera, dans l'absolue soumission à la Providence, non plus cet adieu lamentable qu'a créé notre paganisme pratique, mais le sublime à Dieu qui berçait l'agonie de nos pères.

Et si les ressources, parfois inconnues de l'organisme, aidées par la grâce de Dieu, ne ramènent pas la convalescence et la guérison, ce sera le doux acheminement vers la mort, une mort *douce*, même dans la souffrance, une mort *consentie* en pleine connaissance. Je dirai presque une mort *voulue*, tant l'union à la volonté divine peut élever notre volonté au-dessus de ses pauvres possibilités humaines ; une mort, enfin, *vécue*, en parfaite union de cœur et d'amour non seulement avec Dieu, mais avec les très chers qu'on va quitter pour si peu de temps.

Comparez et dites-moi si cela ne vaut pas mieux que l'agonie dans le mensonge, que la lutte bestiale de l'animal qui se cramponne à la vie : si cette mort n'est pas sœur de celle du Christ, si elle n'est pas la seule vraiment digne d'un chrétien. Et cela, *parents* qui clamez votre douleur et protestez de votre amour, *cela ne dépend que de vous !*

J'en aurais fini avec cet examen de conscience, si je n'avais encore à faire brièvement le nôtre, celui des médecins. Je dis brièvement, parce que ce n'est, au vrai, qu'un cas particulier : il tire son importance de sa fréquence relative.

Nos confrères sont assez partagés sur l'existence de leurs devoirs spirituels en face de la maladie et de la mort. Les uns s'en désintéressent pratiquement et n'évoquent même pas la question. D'autres se posent le problème et le résolvent par la négative : ils mettent en principe que nous sommes là pour soigner les corps : que la famille et le prêtre s'occupent de l'âme ; celle-ci n'est pas de leur compétence. Je connais des médecins, même parmi les bons catholiques qui, par réserve ou discrétion excessives, croiraient sortir de leurs attributions s'ils s'aventuraient sur ce domaine !

Mais la question, en dehors de toute intervention directe et spontanée sur le malade, se pose déjà, remarquons-le, d'une façon qui force à la résoudre : la famille, disposée à faire son devoir, demande au médecin s'il est temps d'appeler le prêtre. Or, le médecin a souvent comme principe de cacher jusqu'au bout la vérité à son malade, de lui mentir sur la gravité de son état, sous prétexte qu'il faut lui laisser son maximum de résistance. Il lui sera donc bien difficile d'abandonner cette règle ; il aura tendance à reculer jusqu'à la dernière limite l'intervention sacerdotale ; il pourra même user de son influence pour affoler les parents sur les dangers de pareilles cérémonies, avant-coureurs de la mort, exagérer la nécessité d'éviter toute émotion au pauvre patient... De ces malfaiteurs, j'en ai rencontré trop souvent !

De plus, si la famille, sachant la vérité et consciente de ses devoirs, passe outre à ces vaines menaces et, le cœur angoissé, tente d'avertir le malade, celui-ci, pleinement rassuré par son médecin, pourra répondre qu'il n'est pas encore si mal que ça. Heureusement, sa confiance dans les siens, son propre désir caché, pourront l'emporter ; mais c'est déjà un peu pour lui le désarroi ; et s'il continue à s'appuyer sur les dires de son médicastre, faudra-t-il lui dire que celui-ci a menti ?

Car il a menti et, de plus, il s'est lourdement trompé. « Et quand ces grands efforts de prière et de confidence, écrit le Père Doncœur, le feraient mourir, comme saint Benoît, *inter verba orationis*, emporterions-nous de nos aimés une image moins précieuse que celle de cette humiliation sans fin ? » Mais il n'est même pas question de cela : je l'ai déjà dit plus haut, et je l'affirme solennellement dans mon âme et conscience de médecin, jamais je n'ai vu ou entendu dire qu'une aggravation de la maladie eût suivi la visite du prêtre et l'administration des sacrements. Je ne dis pas les derniers sacrements, car on ne sait jamais si ce seront les derniers. Combien de fois, au contraire, ai-je constaté une suppression de l'angoisse morale et physique, qui ne peut être que favorable à la résistance de l'organisme. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec ce stupide préjugé !

Nous voyons donc se préciser, qu'il le veuille ou non, la responsabilité du médecin. Je dois dire qu'il en est beaucoup, même parmi les incroyants, j'ai plaisir à le signaler, qui, respectant les sentiments de leurs malades, se feraient scrupule de les laisser mourir sans qu'ils aient fait le nécessaire selon leurs croyances. J'en ai connu qui, admirant notre foi, sans la partager, insistaient auprès de la famille, prétextant parfois des affaires temporelles à régler. Il y a de braves gens partout.

Dans ces conditions, avec une famille intelligente et chrétienne, le rôle du médecin est relativement facile. Mais si celle-ci, imbue des préjugés trop répandus, rechigne à son devoir ou le repousse formellement, quelle sera l'attitude du médecin, j'entends maintenant du médecin catholique ? Il se peut que ce soit lâcheté des parents et que ceux-ci délèguent eux-mêmes le médecin pour avertir le malade. Le fait est plutôt rare ; il faut pour cela que le médecin ait manifesté nettement son opinion sur la nécessité de faire intervenir le prêtre. Que nous devions avertir la famille, nous sommes tous d'accord sur ce point. Je crois par ailleurs qu'aucun catholique ne refusera la mission d'éclairer le malade, si les parents la lui confient.

Encore faut-il, pour que le médecin puisse agir sur le patient, qu'il ne lui ait pas menti systématiquement depuis le début de la maladie. Certes, nous devons, vis-à-vis de lui, nous montrer optimistes, lui « remonter le moral », et cela fait partie de la thérapeutique. Mais il faut savoir, c'est question de doigté, tout en lui inspirant l'espoir de guérir, lui doser la vérité ; ce qui est d'ailleurs plus intelligent que de lui mentir sans vergogne, au risque de perdre sa confiance. On pourra ainsi faire œuvre utile en cas de danger. Mais combien il est plus prudent et plus aisé, si on le peut, d'agir plus tôt, alors que tous les espoirs sont sincèrement permis. On peut alors lui présenter cette mise en règle comme un remède destiné à lui donner le calme nécessaire. Et l'on verra, en effet, s'améliorer ensuite sa résistance.

Mais si les parents, tout en gardant pour eux la responsabilité, veulent reculer jusqu'à la déchéance finale, jusqu'au coma, l'intervention sacerdotale ? Il est encore, auprès du malade, de saintes complicités avec Dieu. Ce n'est pas pour rien que **les religieuses hospitalières** dévouent toute leur vie aux soins corporels. C'est déjà, certes, beaucoup pour leur perfectionnement de faire œuvre corporelle de miséricorde et de considérer dans leurs patients les membres du Christ : « *J'étais malade et vous m'avez visité.* » Mais elles sont aussi soucieuses de l'âme de leurs malades. Et si l'on peut s'étonner de les trouver, non seulement dans les hôpitaux autour des pauvres, mais même dans les maisons de santé auprès des riches, c'est que, là aussi, il y a des vies éternelles en danger, et que leur dévouement leur est payé par le sauvetage de pauvres âmes. Il est donc généralement facile pour le médecin d'agir par le moyen de la sœur ou de l'infirmière catholique ; et Dieu sait combien de conversions nous les voyons réaliser !

Que nous devions agir sur la famille et nous aider du zèle discret de nos auxiliaires, cela est indiscutable, mais, à mon avis, cela ne suffit pas et nous ne faisons pas tout notre devoir en nous en tenant là. Pilate se lavait les mains !

Nous devons, et j'insiste d'autant plus fortement que cette opinion ne recueille pas l'unanimité des suffrages, même en milieu catholique, nous devons, et c'est un devoir sacré, agir discrètement sur nos malades. Ceci, pour aider la famille bien disposée, mais timide, pour entraîner et décider celle qui a de sots préjugés, pour tenir tête et forcer la main aux parents hostiles ou malveillants. Je sais fort bien que l'on va me traiter de sectaire, mais j'ai toujours considéré l'opinion du monde comme un excellent fauteuil, où l'on est très bien assis.

Car, à mettre la question sur le plan divin, en éliminant toutes les conversations mondaines, cela ne regarde pas la famille hostile ; ce n'est pas elle qui est malade. Cela ne regarde que le patient ; c'est lui qui va mourir, être jugé par Dieu ; et, pardieu, il est assez grand pour prendre sa décision lui-même, pourvu qu'on le mette en face de ses responsabilités. Tout est là : le reste n'est que verbiage et mensonge. Si la famille s'indigne, tant pis pour elle ! Pourquoi a-t-elle été choisir un médecin catholique et pourquoi un Clémenceau s'est-il fait soigner par des sœurs ? Qu'on nous prenne tels que nous sommes, sans vouloir nous débiter en deux parts : nous ne sommes pas des catholiques qui font de la médecine ni des médecins qui pratiquent une religion ; nous sommes des médecins catholiques, partout et toujours. Si le malade refuse, alors nous nous inclinons, parce que c'est uniquement son affaire, hélas ! son unique affaire ; nous n'avons plus qu'à prier pour lui ; notre responsabilité est dégagée.

Car, et j'en reviens à mon début, nous avons une responsabilité, je l'affirme, un devoir de charité envers nos malades ; et tout devoir comporte des droits. Nous avons en charge non seulement leur corps, mais aussi leur âme, dans la mesure de nos moyens. Et c'est pour cela que nous ne devons pas attendre au dernier moment pour conquérir cette âme, qui est un peu la pupille de la nôtre. Si nous vivons vraiment notre catholicisme, nos malades savent bien à qui ils s'adressent et nous pouvons faire le bien à peu de frais. Un mot dit en passant, une allusion, une attitude franche et toute simple, une façon de parler tout naturellement de ce que nous faisons pour nous-mêmes, nous pose dans leur esprit sur un plan très net, sans ostentation, sans provocation, pour ce que nous sommes, avec la tranquille fierté d'une foi qu'on ne peut que nous envier. La franchise plaît à tout le monde, même à ceux qui ne l'ont pas.

S'il est des esprits étroits, sectaires ceux-là, oui, à qui cette attitude déplaît, mon Dieu, qu'ils prennent un autre médecin ! Mais non, ils savent fort bien que, si nous avons souvent, nous catholiques, quelques petites vertus, un peu de conscience, un peu d'affection pour nos malades, c'est dans notre foi qu'en est la source. Alors, qu'ils nous permettent, comme à nos chères bonnes sœurs, de chercher, et cela pour leur bien, notre meilleure récompense au-dessus de ce monde !

Docteur Pierre Barbet.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2025

LA GRANDE NOUVELLE DU RÈGNE DE L'IMMACULÉE

SEPTIÈME CONFÉRENCE :

LA PHALANGE DES SERVITEURS DE L'IMMACULÉE

LE 8 septembre 1900 fut couronnée la statue de Notre-Dame de Fourvière du sculpteur Millefaut.

Pour que le diadème soit digne de notre souveraine, le cardinal primat, Mgr Coullié, avait fait appel à la piété lyonnaise et c'est ainsi que l'orfèvre Calliat put enchâsser pas moins de deux mille six cents pierres précieuses et perles fines dans un chef-d'œuvre royal !

La cérémonie du couronnement fut le sommet du premier congrès marial français, qui se tint du 5 au 8 septembre 1900 dans la toute nouvelle basilique de Fourvière.

L'architecte Bossan, un converti du Curé d'Ars, l'avait conçue comme une citadelle de l'Immaculée, "*Turris eburnea*" et une maison d'or, "*Domus aurea*", vrai poème de pierre, de lumières, de couleurs célébrant l'Immaculée Conception dans toutes ses gloires et ses victoires.

Cette basilique était l'ex-voto somptueux de la ville de Lyon, épargnée par l'invasion prussienne en 1870. Elle est à l'Immaculée ce que Montmartre est au Sacré-Cœur.

Sa construction fut l'enjeu d'une lutte acharnée entre le pays réel catholique, derrière une élite légitimiste, et un pays légal républicain et libre-penseur.

Au cours du congrès se distingua un curé de Lyon, **l'abbé Pierre Bauron**, qui se trouvait être le meilleur soutien de l'abbé Salmon, le curé de Pellevoisin.

« ***Marie n'est pas reine à se laisser détrôner !*** » s'exclama-t-il, avant de décrire comment, après la Révolution, elle avait pris, par ses apparitions successives, la tête de la contre-révolution contre Satan.

« ***Marie, dans ses apparitions, a fait, pour ainsi dire, le tour de son royaume. Comme un général d'armée, elle a voulu se rendre compte par elle-même de la situation. Elle a inspecté son territoire et ses sujets. Elle s'est manifestée dans la capitale, au sud-est à La Salette, au sud-ouest à Lourdes, au nord-ouest à Pontmain. Elle apparaît enfin, comme une reine, au centre de ses états, sur cette terre du Berry que ne foula jamais le pied de l'étranger, à Pellevoisin, en 1876, au lendemain de la consécration de la France au Sacré-Cœur.*** »

Depuis le début de notre étude sur l'annonce de *La Grande nouvelle du règne de l'Immaculée*, nous avons déjà passé en revue ces cinq apparitions, ces cinq forteresses établies par Marie Immaculée, véritables têtes de pont pour la reconquête de son Royaume.

Mais nous voudrions aussi connaître mieux les soldats qui les bâtirent, qui y tinrent garnison et les défendirent ; la phalange de tant de bons serviteurs qui, en contrepoint des apparitions de Notre-Dame, promurent son culte dans l'Église et jusqu'aux extrémités du monde et menèrent ses combats contre les ennemis du dehors et... contre ceux du dedans, les traîtres, les faux-frères, libéraux et ralliés de tous les régimes, fourriers de l'hérésie et de l'apostasie.

Tel Mgr Servonnet, archevêque de Bourges, prélat républicain et adversaire acharné de Notre-Dame de

Pellevoisin et d'Estelle Faguette, qui écoutait l'abbé Bauron en grinçant des dents...

Ces derniers semblent actuellement l'avoir emporté, laissant l'Ennemi ravager impunément l'Église et la France. Le 13 mai 2017, la splendide couronne de Notre-Dame de Fourvière fut volée sans que fussent retrouvés les malfaiteurs. Quel triste symbole... Il nous importe donc de réveiller les exemples des apôtres, docteurs et soldats de l'Immaculée qui relevèrent jadis les ruines de la Révolution, afin de les imiter, pour enfin rendre à notre Mère sa couronne et son royaume !

LES PRÉCURSEURS DE MARIE

Nous n'employons pas ici le mot de "phalange" par goût de l'anachronisme, mais parce que nous le trouvons sous la plume du premier de ces serviteurs de l'Immaculée, le **Père Joseph Picot de Clorivière**. Pendant la Révolution, il avait reçu l'inspiration de fonder une société religieuse qui serait une « *phalange redoutable des vaillants soldats de Jésus-Christ* ».

Le Père de Clorivière est au règne de Marie ce que saint Jean-Baptiste fut à l'Évangile : le dernier des prophètes et le premier sujet de ce nouveau royaume, de ce qu'il appela « *le Siècle de Marie* ». Lui qui avait été le dernier profès de la Compagnie de Jésus avant sa dissolution par le Pape en 1774, il recueillit le meilleur héritage de l'Ancien Régime pour le sauvegarder à travers la tourmente révolutionnaire et ses labeurs de prison, pour le transmettre à la génération nouvelle, notamment à ses fils de la Compagnie de Jésus qu'il restaurera en France.

Cet héritage, c'est d'abord la plus pure dévotion mariale, puisée aux meilleures sources : saint Louis-Marie Grignion de Montfort, dont il écrivit une biographie et saint Jean Eudes. Bien plus, lorsqu'il enseigne sur la Sainte Vierge, le Père de Clorivière parle d'expérience, car cette âme mystique jouit de grâces extraordinaires, de faveurs et de privautés de la Vierge Marie ! Il prêche donc la médiation universelle de Notre-Dame, sa Corédemption. Sa dévotion se concentre sur le Cœur Immaculé de Marie, inséparable du Cœur de Jésus, au point d'affirmer : « ***Ces deux Cœurs sont essentiellement l'un dans l'autre***. » (cf. Sœur Camille de l'Enfant-Jésus, *Le Père de Clorivière ou la vraie contre-révolution, au nom du Sacré-Cœur*, CRC nº 360, oct. 1999, p. 26-32)

De cette source découlera tout le reste : d'abord, sa lucidité sur les prétendues "Lumières" et sur la révolution française dont il a aussitôt discerné et dénoncé le caractère satanique. Pas de compromis ! Il blâme au contraire « *ceux qui ont embrassé le système de tout concilier* ».

De cette clairvoyance procède ensuite son souci de réparation. En 1776, il écrit : « *Une intention qui me tient des plus au cœur, c'est* ***le culte de notre très bonne Mère à réparer***. *C'est quelque chose de lamentable de voir ce qu'il a souffert et ce qu'il souffre tous les jours de dépérissement et d'entendre les horreurs que vomissent contre Elle les ennemis de la religion...* »

Il transmettra cette vocation réparatrice à la **Société du Cœur de Jésus**, fondée à Paris en pleine révolution, et à la **Société du Cœur de Marie**, sa branche féminine, confiée à **mère Adélaïde de Cicé**, sa digne fille spirituelle. Elle écrivait : « *Un des buts principaux de notre Institution est de dédommager la Très Sainte Vierge de tant d'hommages qui lui ont été ravis... et de* ***réparer*** *tant d'insultes qui lui ont été faites dans ces malheureux temps.* »

Réparation, mais aussi contre-révolution ! Les noms mêmes de ces sociétés, écrivait le fondateur, « *rappellent combien nous devons être attachés à une dévotion infiniment solide en elle-même et qui, ayant pris naissance dans ce pays de France où a commencé, depuis, le mal qui désole le christianisme, semble nous avoir été donnée comme la digue principale qu'il faut opposer au torrent d'iniquité.* »

L'ennemi ne s'y trompa pas. La police de Bonaparte le ficha comme « *le fanatique le plus dangereux de France* ». Emprisonné au Temple de 1804 à 1809, il en profita pour commenter l'Apocalypse au sujet duquel il reçut des lumières prophétiques sur l'avenir : sur la grande apostasie qui s'introduirait jusque dans l'Église, « *lorsque des chrétiens devenus infidèles ne se contenteront pas de renoncer à quelques points de la religion catholique, mais les attaqueront tous à la fois* », mais aussi sur le triomphe de l'Immaculée : « *Des peuples qui étaient en partie plongés dans toutes les horreurs de l'apostasie, seront tout à coup changés et s'élèveront à une haute sainteté par les choses merveilleuses qui s'opéreront au milieu d'eux, par l'entremise de la Très Sainte Vierge Marie... De manière que ce siècle puisse être appelé par excellence le siècle de Marie... Le Seigneur y donnera à son Église une connaissance plus claire et plus détaillée des perfections de sa Sainte Mère.* »

Cette prophétie du rôle principal de Notre-Dame dans les derniers temps est d'autant plus remarquable qu'à cette époque, le *Traité de la vraie dévotion* de **saint Louis-Marie Grignion de Montfort** n'était pas encore connu, puisqu'il ne sera découvert qu'en 1842. La première phrase de cet ouvrage inspirera dès lors tous les dévots de Marie : « ***C'est par la très sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde.*** »

Néanmoins, avant même la diffusion du *Traité de la vraie dévotion*, on s'aperçoit que **Notre-Dame inspire directement ses serviteurs dans le même sens**. Le Père de Clorivière, d'abord, qui domine son siècle de toute sa stature – il a tout vu, tout compris, tout dit –, mais aussi d'autres saints. Ainsi du **Père**

Coudrin, héroïque confesseur de la foi pendant la tourmente révolutionnaire, fondateur de la **Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie** qui lui avait été montrée dans une vision, vouée à la réparation des crimes de la Révolution. Installés rue de Picpus, à Paris, ce sont eux qu'on appelle les "picpuciens".

À propos de l'union des Cœurs de Jésus et Marie, il faut citer aussi sainte Madeleine-Sophie Barat.

Avec le Père Varin, l'un des premiers jésuites du Père de Clorivière, elle fonda en 1800 les **Dames du Sacré-Cœur**, vouées à l'éducation des jeunes filles. Leurs constitutions précisent – et cela n'est pas sans nous rappeler notre propre Règle – que « *le culte de Marie étant, dans les desseins de Dieu et dans la pratique constante de l'Église, inséparable de celui de son divin Fils, la Société du Sacré-Cœur sera donc aussi consacrée au saint Cœur de Marie et à la propagation de son culte... C'est par le Cœur pur et immaculé de cette tendre Mère qu'elle espère parvenir à glorifier plus dignement le Cœur adorable de Jésus... Les membres de la société se souviendront toujours qu'elles ne peuvent avoir accès au Cœur de Jésus que par le Cœur Immaculé de Marie.* »

Les deux cœurs votifs offerts par Madame Élisabeth à Notre-Dame de Chartres en 1790.

Et en 1859, la vénérable Mère Barat expliquera encore à ses filles : « *Si on ne nous appelle pas religieuses des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, ce n'est que pour abréger et vraiment ce serait là notre appellation.* »

Le plus pugnace de ces apôtres de Marie fut peut-être le bienheureux Père Guillaume-Joseph Chaminade, lui aussi confesseur de la foi sous la Révolution, à Bordeaux.

Contraint à l'exil, il reçut au pied de Notre-Dame du Pilier de Saragosse des lumières pour fonder les **marianistes**, voués à l'enseignement sous toutes ses formes, à un apostolat universel, au combat contre Satan : il concevait sa congrégation comme le "talon de la Femme" pour écraser la tête du Serpent ! Les marianistes s'y engageront par un quatrième vœu, de stabilité... dans le service de Marie ! Car pour lui, la consécration religieuse est essentiellement une consécration mariale.

Voilà donc comment, au sortir de la Révolution, avant même de se montrer, Notre-Dame a suscité de très nombreux saints pour lui préparer les voies en enseignant déjà l'essentiel de son Message :

• ses privilèges, spécialement son Immaculée Conception, sa Médiation universelle et sa Corédemption ;

• le combat des derniers temps et la victoire de l'Immaculée ;

• le culte du Sacré-Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, qui prend la forme d'une dévotion réparatrice.

Il est très important de comprendre d'emblée que **l'Épiphanie mariale du dix-neuvième siècle sera un développement de l'unique dessein de l'unique Cœur de Jésus et Marie, en vue de leur règne indivis.**

LE FIL D'OR DE L'ORTHODROMIE : LE VŒU DE MADAME ÉLISABETH.

Nous avons d'ailleurs une preuve très émouvante que **la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et Marie est le fil d'or de notre orthodromie mariale**.

En juillet 1790, Madame Élisabeth, la sage, la vaillante, la sainte sœur de Louis XVI, fit **un vœu au Cœur Immaculé de Marie pour la conservation de la religion en France** et y associa ses amies. Elles firent exécuter en or le plus pur **une effigie du Cœur de Jésus joint au Cœur de Marie**, qui fut déposée au pied de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Chartres.

Mais après sa profanation par les révolutionnaires, les Cœurs votifs furent confiés à la comtesse de Carcado, une amie intime de Madame Élisabeth.

Or, quelques années plus tard, ayant fait la connaissance du Père de Clorivière, Madame de Carcado entra dans la Société des Filles du Cœur de Marie où elle fit sa consécration en 1799. À sa mort, elle légua les deux Cœurs de Madame Élisabeth à **Mère Adélaïde de Cicé**. Celle-ci devait mourir à son tour en 1818, dans le séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, où elle avait passé ses dernières années (Abbé Casgrain, *La Société des Filles du Cœur de Marie d'après ses annales*, t. I, 1899).

En 1815, elle avait fait installer sur la façade du séminaire donnant sur la rue de Babylone, une statue de Notre-Dame de Paix au-dessus de laquelle étaient sculptés les deux Cœurs de Jésus et Marie, surmontés de la croix. C'était le rappel du vœu de Madame Élisabeth (cf. Sœur Marie-Angélique de la Croix, *L'Abbé des Genettes*, p. 110-111).

Cette même année 1815 vit l'emménagement des Filles de la Charité au 140, rue du Bac, dans le pâté de maisons faisant face à Notre-Dame de Paix. Et quinze ans plus tard, le 27 novembre 1830, c'est précisément là que la Vierge Immaculée révéla à sainte Catherine Labouré sa **Médaille miraculeuse** (cf. *Il est ressuscité !* nº 271, nov. 2025, p. 17-32). Et qu'y voyons-nous, au revers ? Le **M**, initiale de Marie, surmonté de la Croix, et les deux Cœurs... Les deux Cœurs de la bonne Mère de Cicé, de Madame de Carcado, les deux Cœurs de Madame Élisabeth ! **Notre-Dame avait agréé son vœu et donnait ces deux Cœurs pour sauvegarde miraculeuse à tous les fidèles.**

Du martyre de la pure victime de la religion royale en 1794 à l'inauguration de la régence de l'Immaculée sur la France en 1830, la succession est parfaite, nouée dans les Cœurs unis de Jésus et de Marie.

1830 : L'ÉCLAT DE LA VIERGE IMMACULÉE

La Médaille miraculeuse connut alors un succès fantastique, popularisant la vérité de l'Immaculée Conception. Elle fut d'abord répandue par les **Filles de la Charité**, que leur fondatrice, sainte Louise de Marillac, avait consacrées à l'Immaculée Conception.

Voici, par exemple, une anecdote arrivée dans l'un de leurs hôpitaux. Un franc-maçon s'y mourait, qui refusait tous les secours de la religion. Il écrivit à sa loge : « *Soyez bien tranquilles, je meurs en libre-penseur ; j'ai refusé énergiquement l'aumônier, les Sœurs, etc. ; quand vous recevrez ces lignes, je ne serai plus, mais je serai mort digne de vous et de nos amis.* »

La sœur qui assurait la veille nocturne l'ayant appris, elle vint à son chevet et commença par dire son chapelet et le *Souvenez-vous*, car sans la prière, on ne peut rien ; puis elle prodigua des soins assidus et des douceurs à ce pauvre homme ; enfin, s'armant de courage, elle lui présenta une Médaille...

Tout d'abord, il la refusa brusquement. La discussion s'engagea, très vive. À la fin, jouant son va-tout, la sœur lui dit : « *Pour me faire plaisir, moi qui fais tout pour vous soulager et vous être agréable. Allons, baisez cette Médaille.* »

Subjugué, l'homme obtempéra. Puis elle la lui passa au cou ! La sœur lui parla ensuite de sa mère, de sa première communion, de l'âme, du Ciel... Le mécréant était soudain transformé !

À l'aurore, on appela l'aumônier. Le malade se confessa fort bien, reçut l'Extrême-Onction et mourut dans de bons sentiments. Les francs-maçons reçurent bien la lettre, mais son âme avait échappé à l'enfer.

Multipliez cela par millions et vous aurez une idée du rayonnement formidable de la Médaille miraculeuse, donnée par l'Immaculée comme une arme contre le Serpent.

Les missionnaires l'emportèrent au bout du monde, tel **saint Pierre Chanel**, mariste, le premier martyr d'Océanie. En débarquant sur l'île de Futuna, il suspendit une médaille miraculeuse à un cocotier pour consacrer son champ d'apostolat à l'Immaculée, selon la recommandation de son fondateur, le Père Colin.

Le **saint Curé d'Ars** propagea une médaille analogue lors de l'épidémie de choléra de 1832. Dans la chapelle de la Sainte Vierge de son église, il installa une grande statue de la Vierge aux rayons et sculpta sur le tabernacle le motif de la médaille miraculeuse : le **M** crucifère et les deux Cœurs. On ignore souvent, remarquait l'abbé de Nantes, qu'il fut en France, après la Révolution, l'un des promoteurs de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Il enseignait à ses paroissiens que Marie est Immaculée dans sa Conception, qu'elle est Médiatrice de toutes grâces et Corédemptrice. Il faut dire qu'il la "connaissait bien", selon sa propre expression, puisqu'il jouissait de ses visites !

« *On croit trop que le curé d'Ars a été un saint qui a seulement fait beaucoup de miracles, de pénitences et qui a converti beaucoup de gens*, nous expliquait notre Père. *Mais il a été, comme Louis-Marie Grignion de Montfort, une sorte de prophète ayant des lumières sur les volontés divines pour son siècle* (...). *Marie est tellement Médiatrice, elle est Médiatrice du Médiateur, que c'est par Elle que l'on va au Christ et qu'on obtient les grâces du salut. Il faut commencer par Elle.* » (*La religion de nos pères*, 1988, 7e conférence, "*Marie pour soutien*")

Ce succès prodigieux de la Médaille miraculeuse ne doit pas nous empêcher cependant de constater la **réticence de la hiérarchie ecclésiastique** devant cet avènement soudain de la Vierge Marie ; une résistance, même, aux ordres de sa souveraine. Nous le voyons au premier échelon en la personne de **Monsieur Aladel**, le confesseur de sainte Catherine Labouré, qui concevait mal qu'une simple novice lui transmît des ordres de la Sainte Vierge ! Il devait bien aimer Notre-Dame, pourtant, puisqu'elle réconforta une fois sa confidente en lui disant : « *Un jour viendra où il fera ce que je désire : il est mon serviteur, il craindrait de me déplaire.* »

Quand sœur Catherine lui eut avoué que la Sainte Vierge était fâchée, Monsieur Aladel céda et fit connaître la demande de la Médaille à l'arche-

vêque de Paris. Il accepta aussi de fonder l'**Association des Enfants de Marie**, selon une autre requête de Notre-Dame. Elle se diffusera partout, et la dévotion mariale avec elle. Détail significatif : la Sainte Vierge avait été devancée dans son désir, ou plutôt, elle reprenait à son compte une initiative du curé de la paroisse où était situé le couvent des Filles de la Charité. Quelques années plus tôt, en effet, il avait fondé une telle association, la première de ce genre en France, parmi les orphelines de la Providence Saint-Charles, tenue par une sœur de Charité, sœur Madeleine, rue Oudinot, à deux pas de la rue du Bac. Ce curé s'appelait... l'abbé des Genettes (cf. Lucien Misermont, *Sainte Catherine Labouré et la Médaille miraculeuse*, 1931, p. 180).

Mais les supérieurs ecclésiastiques ne permettront l'ouverture de la chapelle aux pèlerins qu'en 1880, après la mort de sainte Catherine, malgré la demande de Notre-Dame : « *Venez au pied de cet autel...* » Le curé des Genettes, bien qu'ignorant cette demande, avait pourtant conseillé à son ami Monsieur Aladel : « *Vous devriez instituer un pèlerinage dans la chapelle des sœurs en mémoire de la glorieuse manifestation.* » Même refus opposé à la représentation de la Vierge au globe. Du coup, c'est la royauté de Marie qui est occultée et ses grâces retenues.

Pour pallier cette résistance ecclésiastique, en 1836, Notre-Dame choisit donc **l'abbé des Genettes**, son serviteur docile – il devait d'ailleurs sa vocation de curé au Père de Clorivière –, et sa nouvelle paroisse de **Notre-Dame-des-Victoires** pour en faire la vitrine de ses merveilles et le canal de ses miséricordes. C'est ainsi que fut fondée **l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie refuge des pécheurs** dont le rayonnement mondial fut prodigieux. À la mort du bon curé, en 1860, elle comptait 13265 confréries affiliées et les registres de Notre-Dame-des-Victoires portaient 825000 noms ! C'est dire l'emprise populaire de Notre-Dame sur cette société française.

Sœur Catherine Labouré confiait à ses compagnes avec regret : « *Savez-vous que Notre-Dame-des-Victoires a été privilégiée de toutes les grâces promises par la Sainte Vierge à* ***notre*** *chapelle ?* »

Tout de même, la Sainte Vierge ne dédaignait pas pour autant ses chères Filles de la Charité puisqu'en 1840, elle apparut de nouveau dans leur maison mère de la rue du Bac, à **sœur Justine Bisqueyburu**, tenant entre ses mains son Cœur Immaculé. Elle lui révéla ensuite le **scapulaire vert**, pour la conversion des pécheurs, avec l'invocation : « ***Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.*** »

La conversion la plus retentissante obtenue par l'intercession de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires fut celle d'Alphonse Ratisbonne. Il ne fut pas le seul ! Une autre conversion admirable fut celle de **Pierre Olivaint**, qui était un brillant normalien. Converti, il ne voulut plus être que « *l'instrument des miséricordes* » de Notre-Dame des Victoires. Dans une lettre à un ami qui était en train de se convertir à son tour, il nous a laissé ce beau portrait de l'abbé des Genettes : « *C'est ce qu'on appelle* ***un bon homme****, et en même temps un homme éminemment saint. Il n'est pas nécessaire que tu le connaisses, que tu lui sois présenté. Vas-y familièrement, tu seras bien reçu. Il a des lumières abondantes, et Dieu, par l'intercession du Très Saint Cœur de Marie, a répandu tant de grâces autour de lui et sur ceux qui l'approchent, que j'apprendrais avec bonheur que tu fusses allé le voir.* » (Charles Clair, s. j., *Pierre Olivaint*, 1878, p. 168)

Il entrera finalement chez les jésuites pour être en première ligne du combat contre la Révolution et l'impiété, exercera ainsi un grand rayonnement de son vivant avant de mourir martyr, durant la Commune.

Nous n'en sommes pas encore là, mais déjà, à cause des lenteurs de la hiérarchie, le dévouement des saints, la ferveur populaire semblent impuissants à endiguer le flot montant de l'impiété.

1846 : L'APPEL À LA CONVERSION DE LA VIERGE EN PLEURS

Or c'est le 19 septembre 1846 que Notre-Dame apparut à La Salette aux deux petits bergers Mélanie et Maximin, pour menacer la France de Louis-Philippe de terribles châtiments (cf. *Il est ressuscité !* nº 272, déc. 2025, p. 20-34).

Devançant sa Mère Immaculée et anticipant son message, Notre-Seigneur était descendu en personne, deux mois plus tôt, le 26 juillet 1846, pour donner à **sœur Apolline Andriveau**, Fille de la Charité de Troyes, le **scapulaire rouge de la Passion**. La première face représente les instruments de la Passion avec l'invocation : « *Sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauvez-nous !* » La seconde montre les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie surmontés de la Croix et l'invocation : « *Cœurs de Jésus et de Marie, protégez-nous !* »

Lorsqu'elle eut connaissance de l'apparition de La Salette et, spécialement, du crucifix que Notre-Dame portait sur sa poitrine, la sainte religieuse y reconnut un écho de ce qu'elle-même entendait : le salut de la France est dans la Croix de Notre-Seigneur. Le 13 septembre 1848, Il lui assura d'ailleurs : « ***La France ne périra pas : je la sauverai par la Croix où mon amour m'a attaché.*** » Une autre fois, Jésus lui avait affirmé : « ***Je châtie la France, mais je ne la perdrai pas.*** » Quelles révélations consolantes alors que la révolution de 1848 venait de précipiter le pays dans la République !

Mais le plus beau fut la vision dont jouit sœur Apolline le 15 août de la même année, de la Sainte Vierge siégeant en reine de France, entourée de tous nos bons rois, spécialement Saint Louis et Louis XIII. Notre-Dame, en souriant, semblait dire : « ***La France est à moi, elle ne périra pas, pourquoi avez-vous craint ?*** »

Parmi les saints de France, **saint Pierre-Julien Eymard** fut sans doute le premier à apprendre la « *grande nouvelle* » de la Vierge en pleurs, par le récit détaillé que lui en fit sa sœur, qui résidait à La Mure, tout près de la montagne de La Salette. Il comprit aussitôt ce rude appel à la conversion : « *Si le Ciel est irrité, ce n'est pas étonnant : il y a tant de mal ! Les hommes perdent la foi, les femmes perdent la piété, qui fait cependant toute leur gloire et tout leur bonheur. La jeunesse est vieillie par ses vices et fait rougir les vieillards, impies mais moins mauvais qu'elle. Quel remède invoquer pour guérir tant de misères ? On n'en sait rien ; on dirait qu'il n'y a plus que les châtiments du Ciel qui puissent ramener l'homme à la foi et à la crainte de Dieu.* » (*Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard, d'après les pièces du procès de béatification*, 1928, p. 378)

Saint Pierre-Julien devint alors l'un des principaux apôtres et défenseurs de La Salette. La grande leçon qu'il en tirait était **l'adoration réconciliatrice**. « ***Ce qui me réjouit***, écrivait-il, ***c'est de voir la dévotion de Notre-Dame de La Salette prendre toute sa vie et toute sa mission dans ce qui est sa fin, savoir : dans l'adoration réconciliatrice***. *On fait maintenant l'adoration sur la sainte montagne ; le Très Saint-Sacrement est exposé, solennellement, à différents jours de la semaine ;* ***les pèlerins deviennent adorateurs***. *Ils viennent en aide à Notre-Dame Réconciliatrice, disant :* "**Je ne puis soutenir le bras de mon Fils ; les péchés des hommes le rendent trop pesant et provoquent la vengeance divine**." *Eh bien ! Il faut venir se mettre aux pieds de Notre Sauveur, à côté de Marie, notre bonne Mère ; et nous désarmerons la juste colère du Ciel, et nous sauverons le monde, malgré lui.* » (Louis Bassette, *Notre-Dame de La Salette et saint Pierre-Julien Eymard*, 1967, p. 14)

Avec saint Pierre-Julien Eymard, nous voyons s'esquisser une **identification entre le culte eucharistique et le culte marial** qui sera d'une fécondité inépuisable. Lui-même reçut de la Sainte Vierge, dans son sanctuaire de Fourvière, l'inspiration de fonder la **Congrégation du Saint-Sacrement**, avec une branche féminine, confiée à Marguerite Guillot, dont il avait obtenu la guérison miraculeuse par l'intercession de Notre-Dame de La Salette. À la fin de sa vie, il inventera le vocable de "***Notre-Dame du Très Saint-Sacrement***" pour exprimer toute sa dévotion eucharistique et mariale.

Un autre saint qui se mit à l'école de Notre-Dame de La Salette fut **Jean-Léon Le Prévost** (1803-1874), le fondateur des **frères de Saint-Vincent de Paul**.

En 1833, il avait été l'un des premiers membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, fondées par Emmanuel Bailly – et non par Ozanam. Au contact de la misère, Jean-Léon Le Prévost, jeune homme romantique, disciple de Lamennais, devenu chrétien libéral, se convertit en quelques mois en un contre-révolutionnaire, catholique et légitimiste ! Contrairement à Ozanam, grand cœur et tête vide qui se contentait de visiter les miséreux, monsieur Le Prévost voulut reprendre en main les pauvres en fondant des institutions charitables, afin de les guérir du poison de la Révolution et de les convertir. **Pour faire du bien au peuple, il comprit enfin qu'il faut commencer par restaurer la monarchie légitime** : « *politique d'abord* », dira bientôt Mgr Freppel ! (cf. Frère Pierre de la Transfiguration, *La Renaissance catholique* nº 109, juin-juillet 2003)

Il en vint à fonder une congrégation religieuse, les **Frères de Saint-Vincent de Paul**. Très vite, ils embrassèrent la dévotion à Notre-Dame de La Salette, qui les récompensa par plusieurs guérisons miraculeuses parmi leurs orphelins. Monsieur Le Prévost éleva le premier sanctuaire en son honneur, à Vaugirard, béni le 18 septembre 1858 par son vieil ami et fidèle soutien, le Père Olivaint. L'année suivante, Maximin Giraud, le voyant de La Salette, qui logeait alors dans l'un des foyers des frères, fit aux enfants de Vaugirard le récit des apparitions. Et en 1860, c'est dans cette même chapelle que le Père Le Prévost fut lui-même ordonné prêtre. Dorénavant, il se désignera lui-même comme le *prêtre de Notre-Dame de La Salette*. Et pour expliquer la vocation de sa communauté, il aimera reprendre ses paroles : « ***Faire passer au peuple le message de la Vierge en pleurs***. »

Où l'on voit que **lorsque Notre-Dame nous appelle à la conversion, ce n'est pas seulement une question de correction individuelle, de piété, de théologie même, mais cela implique une doctrine sociale et politique contre-révolutionnaire.**

Lors de la révolution de 1848, les frères avaient su rester proches du peuple ouvrier sans aucun compromis avec l'esprit révolutionnaire. Au même moment, le pape **Pie IX** était chassé de Rome par l'émeute. Il comprenait dans les larmes, explique notre Père, qu'on ne peut faire les moindres concessions à la Révolution. Deux mois auparavant, il avait béni une première fois les pèlerins de La Salette et, dans les épreuves de son pontificat, les secrets de Notre-Dame lui seront une lumière. En 1869, Maximin écrira du saint Pape : « *Il aime beaucoup Notre-Dame de La Salette qui le soutient dans ses peines et l'assiste dans le gouvernement de l'Église. Souvent il fait allusion aux moindres paroles publiques et secrètes de la Belle Dame.* »

Dès son élévation sur le Siège de Pierre, Pie IX n'avait pas eu de plus ardent désir que de proclamer solennellement l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, ce qu'il accomplit le 8 décembre 1854, par la bulle *Ineffabilis Deus*. Il y faisait d'ailleurs allusion à l'apparition de la rue du Bac : « ***Celle qui avait paru dans le monde par sa Conception Immaculée, comme une éclatante aurore, qui jette de tous côtés ses rayons***. »

Ce que notre Père admirait le plus, dans ce document, c'est la formulation **positive** du privilège de Notre-Dame. Car l'Immaculée Conception, nous expliquait-il, ce n'est pas une femme ordinaire que Dieu aurait simplement préservée du péché originel lors de sa conception dans le sein de sa mère. Non, c'est infiniment plus que cela :

« *Quel est le contenu de ce privilège ? C'est* ***la plénitude de sainteté et d'innocence***. *Au-dessus de tous les esprits angéliques et les saints, avec cette parole très forte de la bulle Ineffabilis, c'est-à-dire de la proclamation même, infaillible, du dogme par Pie IX,* "***telle qu'au-dessous de Dieu, on n'en peut imaginer de plus grande***..." *Donc, une sainteté telle que, en dessous de Dieu, on n'en peut imaginer de plus grande ! Imaginez ce que cela fait, déjà !* "... ***et qu'excepté Dieu, personne n'en peut comprendre la grandeur***". *Pie IX dit cela, j'aime ça ! Il dit que, de toute manière, même si nous allons au plus loin de ce qu'il est possible d'imaginer de concevable, du moment que nous en aurons quelque idée, nous serons encore loin de ce que Dieu seul peut concevoir, au-delà de toutes nos imaginations ! Alors, on peut mettre des couronnes et des couronnes sur la tête de la Vierge du moment que nous pouvons encore les compter, Dieu qui compte plus loin que nous en a mis davantage !*

« *Les théologiens disent qu'il y a deux manières de concevoir cette sainteté : la formulation négative et la formulation positive* (...).

« *Il faudrait plutôt se précipiter dans la voie de la formulation positive et essayer de scruter la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de cette sainteté parfaite, cette sainteté puissante, cette beauté à nulle autre pareille, qui la fait l'image splendide de son Fils et de son Époux, Dieu lui-même !*

« *Ce sont les richesses de Marie qu'il faut développer : c'est l'inhabitation de la Sainte Trinité en elle, c'est-à-dire de ses rapports intimes avec le Père, avec le Fils et le Saint-Esprit, qui sont des rapports qualifiés par les Personnes de l'un et l'autre. Elle avec le Père n'est point dans la même relation qu'elle est avec le Fils, et non point qu'avec le Saint-Esprit. Tout cela nous ouvre sur des abîmes ineffables que Dieu seul peut concevoir.* » (Sermon du 8 décembre 1992, "*L'Immaculée Conception est un mystère*", **S 117.1**)

1858 : LA PUISSANCE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Sur ces abîmes ineffables, Notre-Dame elle-même jettera un rayon de lumière, le 25 mars 1858, à Lourdes, lorsque répondant enfin aux demandes de sa confidente, elle révélera son Nom, son mystère total : « ***Je suis l'Immaculée Conception.*** » (cf. *Il est ressuscité !* nº 273, janv. 2026, p. 18-29)

Plus tard, Bernadette, devenue sœur Marie-Bernard, écrira à Pie IX : « *Que la Sainte Vierge est bonne. On dirait qu'elle est venue confirmer la parole de notre Saint-Père*. » Une fois de plus, nous voyons que la Vierge Marie avait bien préparé sa grande révélation.

À ses pieds, à Lourdes nous découvrons d'abord **sainte Bernadette,** sa messagère, le reflet de l'Immaculée.

Pour s'assurer de la vérité de ses apparitions, l'évêque de Tarbes l'avait envoyée au sanctuaire voisin de Notre-Dame de Bétharram, afin d'y rencontrer un religieux dont la réputation de sainteté s'étendait alors dans toute la Bigorre : **saint Michel Garicoïts**. Ce Basque qu'on surnommait « l'athlète de Dieu », à cause de sa force herculéenne, avait fondé une congrégation missionnaire des Prêtres du Sacré-Cœur qui rayonna dans tout le pays, préparant providentiellement à la Vierge de Lourdes un peuple bien disposé. Il était ardemment contre-révolutionnaire et s'était appliqué à purifier le clergé du venin des fausses doctrines de Lamennais et du culte de l'homme : « *S'il n'y a plus sur la terre ni caractères, ni foyers, ni patries*, expliquait-il, *il faut s'en prendre à la Révolution, qui a substitué le règne de l'homme à celui de Jésus-Christ.* »

Il crut aussitôt au caractère surnaturel des événements de Lourdes, sans craindre la concurrence avec son sanctuaire de Bétharram, qu'il avait restauré. On ignore le contenu de son entretien avec Bernadette. Les témoins se souviennent seulement du visage rayonnant de joie du saint religieux. Il revit par la suite la confidente de l'Immaculée et il semble que ce grand directeur d'âmes ait eu une influence décisive sur sa vocation.

Bernadette quittera Lourdes en 1866 pour entrer chez les sœurs de la Charité de Nevers, où elle deviendra une très grande sainte, par la pratique héroïque des vertus ordinaires, l'amour de la Croix et de la Sainte Eucharistie.

Une phrase du *Journal des retraites* du Père Olivaint, l'un de ses auteurs favoris, qu'elle recopia dans son Carnet de notes intimes, nous donne un riche aperçu de son âme où la grâce de 1858 avait produit ses fruits de sainteté : « *Qu'importe que rien ne paraisse au-dehors, pourvu que j'imite Jésus, que je vive de la vie de Jésus, que je sois dans le sein de Marie comme Jésus. Que j'accepte généreusement*

les privations, les souffrances, les humiliations, comme Jésus, Marie, Joseph, pour glorifier Dieu. »

Sainte Bernadette aimait aussi immensément Pie IX. Dans sa lettre de 1876, elle lui écrivait qu'elle s'était constituée son petit zouave, pour le servir par la prière et le sacrifice.

Aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, auprès de Bernadette, nous trouvons ensuite son curé, **L'ABBÉ PEYRAMALE**. C'est en la personne de ce prêtre, issu d'une famille fidèle à sa foi et à son roi que Notre-Dame retrouva à Lourdes, comme l'écrit l'abbé de Nantes, « ***ce catholicisme intégral et ce légitimisme monarchiste qui sont les exigences vitales de son règne*** » (*Lettre à la Phalange* nº 57, 25 mars 1996). Ce bon curé reçut la vocation de servir de père et de protecteur à Bernadette. Notre Père le comparait à saint Joseph auprès de la Vierge Marie à Nazareth.

Il fut aussi le premier organisateur des pèlerinages, supervisant la construction de la basilique. Pour lui, rien n'était assez beau pour Notre-Dame. On raconte même qu'un jour, il aurait déchiré le projet de l'architecte avant d'en jeter les morceaux dans le Gave en s'exclamant : « *Sachez bien qu'il ne faut pas ici une petite chapelle ; il faut quelque chose de grand comme l'Immaculée Conception, et si la dépense vous effraye, sachez que Celle qui a fait jaillir de ce roc cette source vive est assez puissante pour en faire sortir de l'or.* »

Et encore : « *Qu'on ne vienne pas nous dire : par toutes ces splendeurs, vous semblez exalter Marie au-dessus de son Fils et la mettre à la place de Dieu. Non, non, Marie ne prend pas la place de Dieu, mais elle la lui prépare. Bientôt, grâce à son intervention toute-puissante, Dieu reprendra dans le monde la place que lui disputent ses ennemis, et l'univers chantera : Le Christ triomphe ! Le Christ règne ! Le Christ commande !* »

Aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, nous trouvons encore un apôtre phénoménal, un missionnaire au cœur de feu, qui donna au sanctuaire un rayonnement prodigieux : **LE VÉNÉRABLE PÈRE MARIE-ANTOINE DE LAVAUR**. Avec son ami, l'abbé Peyramale, ce capucin fut le grand promoteur des pèlerinages à la Grotte. Il lui écrivait : « *Vous verrez, cher curé, dans moins de six ans, ce ne seront plus seulement les routes et le chemin de fer, mais encore les mers que sillonneront nos pieuses, nos ferventes caravanes. Les choses se mettent en place. La Vierge Immaculée le veut, elle nous l'a demandé.* "***Je veux qu'on vienne en procession à la Grotte***." *Monsieur le Curé, les pèlerins, je vais vous les amener, le moment est venu. J'y mettrai toutes mes forces, ou plutôt celles que l'Immaculée me donnera, pour l'amour de Dieu et sa plus grande gloire. La France a mangé la terre, Marie du haut du ciel va la relever.* » (Jacqueline Baylé, *LE SAINT DE TOULOUSE S'EN EST ALLÉ*, 2006, p. 290)

C'est lui qui amena les premiers grands pèlerinages paroissiaux, avant de devenir, à partir de 1872, l'incomparable animateur des grands pèlerinages nationaux. On lui doit les processions aux flambeaux à la Grotte, l'institution de la procession du Saint-Sacrement et spécialement la poignante coutume d'interpeller Jésus-Eucharistie comme les foules de Galilée jadis : « *Fils de David, ayez pitié de nous ! Seigneur, faites que je voie ! Seigneur, faites que je marche ! Seigneur, guérissez-moi !* »

À sa prière, les guérisons se multipliaient tellement qu'on disait qu'il aidait Notre-Dame à faire des miracles ! Mais c'est surtout les âmes qu'il recherchait, provoquant tant de conversions qu'on l'appelait le « brancardier des âmes ».

Surtout, le Père Marie-Antoine a compris admirablement le message de Notre-Dame de Lourdes. Lorsqu'elle dit « *Je suis l'Immaculée Conception* », **c'est tout à la fois la révélation de son être, de sa sainteté, et l'affirmation de sa mission, un cri de guerre contre Satan !** Elle nous rappelle qu'elle est la Femme qui écrase la tête du serpent pour annoncer sa victoire dans nos derniers temps : « *C'est l'Immaculée-Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes qui doit tuer la révolution et sauver le monde* », s'écrie-t-il !

L'ardent capucin a expliqué ce double enseignement en comparant la révélation de Lourdes et celle du Sinaï.

« ***Je suis Celui qui suis***, *a dit le Seigneur.*

« ***Je suis l'Immaculée-Conception***, *a dit Marie.*

« ***Je suis Celui qui suis***, *par conséquent, je suis la vérité, la sainteté, la puissance, la sagesse, la miséricorde, l'amour infini ; or, qu'est devant moi Satan, lui, le mensonge, l'erreur, la bassesse, le vice et le néant.*

« ***Je suis l'Immaculée-Conception !*** *Par conséquent, je suis la splendeur de la vérité, le miroir de la sainteté, le trône de la puissance, le siège de la sagesse, la source de la miséricorde, le foyer de l'amour infini, la Mère de Dieu ! Satan va donc être écrasé, et son empire, qui est l'empire du mensonge, de l'erreur, de la bassesse, du vice, de la malice, du néant, va être détruit et renversé.*

« ***Je suis Celui qui suis !*** *dit le Seigneur à Moïse ; par conséquent, l'heure de la délivrance de mon peuple est arrivée : assez longtemps le joug de Pharaon a pesé sur lui. Va dire à mon peuple : Lève-toi, et viens dans la terre promise, et si on te demande au nom de qui tu délivres mon peuple, tu diras : Celui qui m'envoie m'a dit :* ***Je suis Celui qui suis !***

« ***Je suis l'Immaculée-Conception !*** *Ô Église de mon Dieu ! ô mon peuple bien-aimé, ô France, ô ma fille chérie ! l'heure de la délivrance est arrivée ; assez longtemps le joug de Satan a été jeté sur*

le monde : ô Église de mon Dieu, voici l'heure du triomphe ! ô France, voici l'heure du salut ! Et si on te demande, ô France ! au nom de qui tu chantes déjà le cantique de la délivrance et l'hymne de la victoire, tu répondras : Au nom de ***Celle*** *qui a dit :* ***Je suis l'Immaculée-Conception !*** » (*Le Lys immaculé, ou manuel du pèlerin de Lourdes*, 1873, p. 129)

Cette libération, cette victoire s'accomplit dans tous les domaines. **Religieux :** Notre-Dame, par son seul nom d'Immaculée Conception et par ses miracles renverse les erreurs modernes, le rationalisme, le matérialisme, le sensualisme, le libéralisme.

Politique : Notre-Dame, par son seul nom d'Immaculée Conception, écrase la tête de la Révolution. « *C'est en France où, depuis plus d'un demi-siècle, Satan avait prétendu établir son trône pour de là régner sur le monde ; c'est en France que Marie, la reine de la France et la reine du Ciel, vient dire :* ***Je suis l'Immaculée-Conception !*** » (*ibid*., p. 137)

Social : Notre-Dame, en choisissant la pauvre Bernadette et en nous la donnant pour modèle, porte remède à tous les maux de notre société issue de la Révolution. Le Père Marie-Antoine en écrira d'ailleurs un livre : *Nos plaies sociales ou la mission providentielle de Bernadette*.

Nous reconnaissons sans peine le plan de nos *150 Points* ! **Le culte intégral de l'Immaculée Conception conduit à la contre-révolution catholique, royale et communière**. D'ailleurs, lorsque le Père Marie-Antoine écrivit en 1871 un *Manuel du bon Français ou les vrais principes religieux et politiques*, ce fut selon ces trois chapitres : être bon Français en étant fidèle à Dieu ; être bon Français envers la Patrie ; être bon Français envers la famille.

Au même moment, à Rome, l'héroïque **Pie IX** ne séparait pas non plus la glorification de l'Immaculée Conception de la polémique et c'est le 8 décembre 1864, pour le dixième anniversaire de la proclamation du dogme, qu'il publia son *Syllabus*, qui condamnait les erreurs modernes. C'est la charte de la Chrétienté ! Ce document culmine dans son dernier anathème : « ***Le Pontife romain peut et doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne***. » – ***Anathema sit !***

Le saint Pape menait alors une course de vitesse contre Satan, contre la Révolution qui envahissait les États pontificaux. Il eut juste le temps de réunir le premier concile du Vatican, qui définit l'infaillibilité et la primauté du Pape en 1870.

Napoléon III, qui avait abandonné la Papauté, fut aussitôt châtié : la guerre contre la Prusse, follement déclarée le 18 juillet – quarante ans jour pour jour après la prophétie de Notre-Dame à la rue du Bac : « *dans quarante ans* » – fut un désastre effroyable. Dans son hospice de Reuilly, sœur Catherine Labouré annonçait à ses sœurs que nous serions vaincus, que l'armée capitulerait, que Paris serait investi. C'était l'heure du grand châtiment pour la France.

1871 : LE SALUT DE LA FRANCE

Mais l'heure du grand châtiment fut aussi celle de la plus grande miséricorde, quand la Vierge Marie apparut en reine de France dans le Ciel de Pontmain, le 17 janvier 1871 (*Il est ressuscité !* nº 274, février 2026, p. 20-35). Ce soir-là, à Reuilly, **sœur Catherine Labouré** en eut le pressentiment en contemplant le ciel, tournée vers l'ouest : « *La Sainte Vierge est si bonne ! Je crois qu'elle apparaît quelque part, c'est la première fois que je vois le ciel comme cela.* »

Quant à **sainte Zélie Martin**, lorsque la nouvelle lui parvint quelques jours plus tard par la lecture du journal légitimiste *L'Espérance du peuple*, elle s'écria : « *La Sainte Vierge est apparue à Pontmain, nous sommes sauvés !* »

Oui, la France était sauvée, et un élan de reconnaissance la porta vers sa souveraine. Aussitôt après la guerre furent organisés les premiers grands pèlerinages. À Lourdes, du 5 au 8 octobre 1872, ce ne furent pas moins de 70 000 pèlerins venus de toutes les régions de France avec leurs bannières qui acclamèrent l'Immaculée ! Au même moment, les assomptionnistes organisaient les pèlerinages nationaux. Le 22 août, ils commencèrent par conduire, non sans peine, 2 000 pèlerins sur la montagne de La Salette.

Certes, la Sainte Vierge avait sauvé la France de l'invasion prussienne. Était-ce tout ce qu'elle désirait ? Et comment correspondre à cette grâce ?

Pour comprendre les prédilections de son Cœur, il suffit d'observer qu'elle n'avait pas choisi d'apparaître à Pontmain par hasard. Pontmain se trouve dans le diocèse de Laval. Son évêque, **Mgr Wicart**, était un ami de Mgr Freppel : non seulement royaliste, mais peut-être le plus ultramontain et le plus virulemment antilibéral de tout l'épiscopat français ! Il avait été le premier, par exemple, en 1847, à enseigner l'infaillibilité du Pape. C'était la première fois depuis la crise gallicane du dix-septième siècle qu'un évêque français osait prêcher cette doctrine !

À l'approche du concile du Vatican, il refusa de participer aux réunions officieuses qu'organisaient certains évêques. « *Elles avaient pour lui une apparence de parlementarisme, et cette ressemblance avec les mœurs de nos Chambres ne l'attirait pas*. » (Abbé Jaspar, *Biographies de prêtres du diocèse de Cambrai*, 1890, p. 19)

En revanche, lorsqu'il apprit les manœuvres de l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, le chef du parti

libéral-catholique opposé à la définition de l'infaillibilité du Pape, il publia dans sa *Semaine religieuse* une lettre qui fit l'effet d'une bombe :

« *Il est toujours question, dans le diocèse de Laval, de Mgr Dupanloup. Eh bien ! il faut en finir.* ***Je déclare ici devant Dieu, et prêt à paraître à son jugement, que j'aimerais mieux mourir, tomber mort sur le champ, que de suivre l'évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et où l'autorité qu'on lui suppose entraîne une partie de mes diocésains.*** *Vous ne savez pas ce qu'il fait, vous ne savez pas ce qu'il dit ici, ni ce que font et disent ses adeptes. Moi, je le sais, je l'entends de mes oreilles, je le vois de mes yeux. Non ; plutôt mourir à l'instant même que de prêter la main à ces desseins, à ces manœuvres inqualifiables ! Je le dis et je le répéterai à mon dernier soupir.*

« *Adieu... Puisse cet écrit avoir tout le retentissement possible dans mon diocèse ! Pour le dehors, je ne m'en occupe point, je n'en ai aucun besoin.* »

La lettre fut diversement appréciée ! Mais la Sainte Vierge n'en fut pas effarouchée, au contraire ! Et son apparition paraît récompenser son serviteur. D'ailleurs, certains voient dans les croix blanches piquées sur ses épaules et dans les trois étoiles entourant l'apparition de fines allusions aux armoiries de Mgr Wicart : *d'azur à la croix de calvaire d'argent, au chef cousu de gueules chargé de trois étoiles d'or*.

Par ailleurs, frère Benoît nous a bien expliqué il y a deux mois comment la venue de Notre-Dame venait récompenser la dévotion du saint **abbé Guérin**. Son catholicisme intégral ne séparait pas son amour de l'Église et de la France. Au début de son diaire, il avait écrit : « *Si Rome est la tête du catholicisme, la France en est le cœur et le bras*. »

Et dans cet élan, il aspirait à la restauration du trône des Bourbons, qui achèverait le salut de la France commencé par Marie, dans son humble paroisse, un soir de défaite, « *pour rétablir la paix, la confiance et faire fleurir la religion dans cette belle France* », comme il n'hésita pas à l'écrire au comte de Chambord lui-même, le 20 septembre 1871 ! « *Nous attendons ce moment avec le désir le plus ardent. Nous supplions Dieu par l'entremise de Marie, Notre-Dame de Pontmain, qu'Il daigne exaucer nos prières*. »

La discrète **sœur Catherine Labouré** priait dans le même sens. On a retrouvé dans ses papiers, après sa mort, une prière recopiée de sa main : « *Rendez et consolidez le trône que vous avez rendu tant de fois au fils de Saint Louis ; éclairez son esprit, remplissez son cœur ; soyez son conseil et son appui ; qu'il marche constamment dans les voies de la justice et soit enfin un jour* ***Roi selon votre Cœur****, qui captive celui de tous ses sujets*. »

Sœur Catherine avait eu la révélation des prédilections du Ciel pour la Monarchie. Mais plus généralement, dans l'élan de restauration française et de reconnaissance envers Notre-Dame, les meilleurs catholiques qui en prenaient la tête puisaient dans leur foi catholique intégrale l'amour de la Vierge, du Pape et du Roi. Le **Père Marie-Antoine**, par exemple, qui multiplia, après la guerre, les brochures de propagande en faveur de Pie IX et d'Henri V. À Lyon, ce sont les royalistes qui furent les promoteurs du chantier de la basilique de **Notre-Dame de Fourvière**.

Mais, nous savons comment le comte de Chambord fut infidèle à sa vocation de fils aîné du Sacré-Cœur. Bien plus, c'est la France tout entière qui souffrait d'un mal bien diagnostiqué par **Pie IX**. Le 18 juin 1871, Mgr Forcade, le très légitimiste évêque de Nevers – l'évêque de sainte Bernadette – venait de lui lire l'adresse des catholiques de France pour son vingt-cinquième anniversaire de souverain pontificat. Le Saint-Père répondit :

« *J'aime la France. Elle est toujours imprimée dans mon cœur. Cependant, je dois lui dire la vérité. Ce qui afflige votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions de Dieu, c'est le mélange des principes.* ***Ce que je crains, ce ne sont pas tous ces misérables de la Commune de Paris, vrais démons de l'enfer qui se promènent sur la terre. Non, ce n'est pas cela. Ce que je crains, c'est cette malheureuse politique, ce libéralisme catholique qui est le véritable fléau.*** *Je l'ai dit plus de quarante fois, je vous le répète à cause de l'amour que je vous porte.* »

Ainsi minés par le libéralisme soi-disant catholique, mais aussi par la dissidence des royalistes orléanistes contre le comte de Chambord, les catholiques de France furent impuissants non seulement à restaurer la monarchie, mais aussi à enrayer la montée inexorable des "vrais républicains de doctrine et d'action", francs-maçons et anticléricaux...

1876 : LE MAL ET LE REMÈDE

C'est à ce moment-là que la Mère toute miséricordieuse redescendit à Pellevoisin, pour demander le calme à cette France agitée par les frénésies de la politique républicaine et pour dénoncer, à mots couverts, la duplicité des libéraux-catholiques : « *L'attitude de prière que l'on prend lorsqu'on a l'esprit occupé à autre chose* » (cf. *Il est ressuscité !* nº 275, mars 2026, p. 19-34).

Notre-Dame annonce que « *la France souffrira* », mais elle enseigne aussi comment passer au travers des épreuves qui s'en viennent : en ayant confiance en elle et en revêtant le scapulaire du Sacré-Cœur.

Le curé de Pellevoisin, et tout le peuple catholique royaliste comprirent très bien les encouragements de Notre-Dame. L'abbé Salmon expliquait qu'Estelle

guérie miraculeusement était la figure de la France malade, assaillie par le démon, par les francs-maçons, que la Sainte Vierge venait sauver par la dévotion au Sacré-Cœur. Le **scapulaire du Sacré-Cœur** connaîtra une diffusion prodigieuse ! Soixante ans après les apparitions, *l'archiconfrérie de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère toute miséricordieuse* de Pellevoisin groupera huit millions d'associés arborant cet insigne ! (Mgr Bauron, *Notice sur Notre-Dame de Pellevoisin*, éd. 1937, p. 174.)

Encore une fois, Notre-Dame avait préparé cette révélation : en inspirant au **Père Jules Chevalier**, à Issoudun, dans le même diocèse de Bourges, la dévotion à **Notre-Dame du Sacré-Cœur**. L'année précédente, en 1875, les théologiens romains lui avaient interdit de nommer Notre-Dame « ***Souveraine Maîtresse du Sacré-Cœur*** ». À Pellevoisin, Elle affirme néanmoins : « ***Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils*** » !

Cette révélation déchaîna l'enthousiasme du **Père Marie-Antoine** qui vint prêcher à Pellevoisin lors du grand pèlerinage du 9 septembre 1894.

« *Mes enfants*, faisait-il dire à Marie, *être Mère de Dieu, écraser la tête de Satan, n'est pas pour moi la gloire des gloires ; il y en a une plus grande encore, c'est d'être* ***toute miséricordieuse****. N'est-il pas écrit que* ***la miséricorde est la plus grande gloire de mon Dieu*** *?* »

La Vierge qui définit son être en s'appropriant un attribut de Dieu... C'est vertigineux !

Malheureusement, le missionnaire de l'Immaculée ne revint plus à Pellevoisin et n'en parla plus.

Plus largement, en cette fin du dix-neuvième siècle, on peine à découvrir un saint qui ait compris, expliqué, diffusé le message de Pellevoisin. Pourquoi le formidable jaillissement de sainteté mariale et contre-révolutionnaire qui accompagnait jusqu'alors les apparitions de Notre-Dame paraît-il se tarir ?

Nos études ont bien mis en lumière la responsabilité de Léon XIII et de ses affidés, au premier rang desquels l'archevêque de Bourges, Mgr Servonnet, qui vont confondre la cause de Notre-Dame de Pellevoisin et la cause monarchiste dans une même haine diabolique. **Or, en laminant les royalistes, le Pape détruisit le vivier dans lequel l'Immaculée puisait depuis un siècle ses plus zélés serviteurs...**

Mgr Freppel, cependant, s'était opposé jusqu'à sa mort, en 1891, à cette funeste politique de ralliement qu'il qualifiait d'« ***apostasie politique*** », non comme une simple métaphore, mais une apostasie véritable, proférée dans l'ordre politique, par l'adhésion à une forme de gouvernement essentiellement antichrétienne. Il en allait de la foi !

Or, dans tous ses combats pour la défense de la foi, le vaillant évêque d'Angers mettait sa confiance dans la Vierge Marie. À Pontmain, le 27 juin 1877, lors de la bénédiction de la basilique, il l'avait invoquée comme le « *palladium de la foi* ».

Le 10 septembre 1891 – deux mois avant de mourir –, alors qu'il savait que le Pape n'attendait que sa mort pour ordonner le ralliement à la République, Mgr Freppel formula comme un testament spirituel dans un discours qu'il n'eut finalement pas la force de prononcer lui-même :

« *L'Église, mes frères, est un immense camp retranché qui occupe toute la surface de la terre. Dans ce camp si bien ordonné pour la défense de la foi,* ***castrorum acies bene ordinata****, les stations de pèlerinage apparaissent, de distance en distance, comme autant de forteresses spirituelles, de citadelles sacrées, de boulevards capables de faire face à l'ennemi :* ***turris fortitudinis a facie inimici****. Dieu les multiplie suivant les besoins des temps, et à mesure que de nouvelles attaques se préparent contre la grande armée du Christ. Là sont concentrées, plus puissantes que partout ailleurs, les armes de la prière. Là viennent échouer les assauts de l'enfer et du monde, contre le rempart que fait à la doctrine Celle dont l'Église a pu dire qu'elle a vaincu toutes les hérésies,* ***cunctas hæreses interemisti in universo mundo****. Admirables dispositions de la divine stratégie !* » (*Discours pour la consécration de la chapelle de Notre-Dame du Chêne*)

Malheureusement, aussitôt après la publication de l'encyclique *Au Milieu des sollicitudes*, le 20 février 1892, imposant le **ralliement à la République**, les catholiques obéirent massivement. Certains par conviction, ou bien en vertu d'une idée fausse, répandue même parmi les meilleurs : **l'indifférentisme politique**. Le cas le plus emblématique est celui des **Assomptionnistes**. C'étaient pourtant des battants, pleins de zèle pour la Sainte Vierge et pour l'Église ! On leur doit l'organisation des pèlerinages nationaux, des pèlerinages en Terre Sainte, la création du journal *La Croix*, etc. Et cependant, leur fondateur, le **Père d'Alzon**, bien que fervent royaliste, les avait engagés dès le début sur une ligne « *purement catholique* », comme ils disaient, sans se préoccuper de la politique.

« ***Nous sommes avec le Pape****,* martelait le Père Picard, son successeur. *Nous acceptons ce qu'il accepte, nous condamnons ce qu'il condamne, mais nous ne voulons pas aller plus loin que lui.* ***République ou monarchie, que nous importe, pourvu que la France reste la France et soit vraiment chrétienne ?*** *Dans ce journal, on n'a jamais crié :* "Vive le roi !"*, à moins qu'il ne s'agisse du Grand Roi, le Christ ! On ne crie pas non plus :* "Vive la République !"*, mais on criera toujours :* "Vive le Pape !" *Il nous dit d'accepter la République, acceptons-la.* » (article de *La Croix*, 25 mai 1892)

La République ne les en persécutera pas moins. Quant au Pape, il finira par abandonner à la vindicte des anticléricaux ces partisans aveuglément dévoués.

Voilà comment le zèle mal éclairé de ces serviteurs de Marie est devenu stérile. Ils ont finalement tout perdu : et leurs œuvres, et l'honneur.

Le **Père Marie-Antoine** lui-même, d'abord si opposé au Ralliement, se soumit du jour au lendemain lorsque l'ordre en vint du Pape en personne. Il continua de s'en prendre aux mauvaises lois, aux mauvais politiciens, mais jamais plus à la forme même du régime républicain, fondé sur les principes antichrist de 1789 !

Il y eut heureusement une exception dans cette débâcle générale : les **Frères de Saint Vincent de Paul**, fidèles à leur fondateur, le Père Le Prévost, à son esprit contre-révolutionnaire, à sa dévotion pour Notre-Dame de La Salette. Leur supérieur général était alors le **Père Alfred Leclerc**. En 1855, alors qu'il n'avait que dix ans, il avait été l'un des trois petits orphelins dont la guérison miraculeuse avait manifesté la bénédiction de Notre-Dame de La Salette sur la congrégation naissante.

En 1892, le Ralliement n'entama en rien ses convictions monarchistes et la congrégation soutint par ses deniers et par la plume le journal des royalistes refusant les consignes romaines de ralliement, *La Vérité française*. Certains Pères, avec des journalistes de *La Vérité* fondèrent même *L'Association Notre-Dame de Nazareth* pour étudier la valeur canonique et l'orthodoxie des actes de Léon XIII, spécialement de l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* ! (cf. frère Pascal du Saint-Sacrement, *Mgr Freppel*, t. IV, p. 466)

La ligne doctrinale de la congrégation était alors fixée par le **Père Charles Maignen**. En 1892, contre le ralliement, il publia un livre cinglant : *La Souveraineté du peuple est une hérésie*. C'était une dénonciation implacable de la Révolution : « *Tentative d'organisation du monde sans Dieu et contre Dieu, elle est satanique dans son essence. C'est la plus formidable des erreurs, c'est l'**hérésie totale***. »

Le Père Alfred Leclerc et ses assistants présentent à saint Pie X les nouvelles Constitutions de la congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, en 1906. *À sa gauche*, tout proche du Pape, le Père Charles Maignen.

(*vitrail de l'église Notre-Dame de La Salette*, Paris)

L'auteur achevait son étude en pointant le véritable obstacle au salut : le libéralisme-catholique qui met sa confiance dans la lutte démocratique. D'où la conclusion : « ***Frappez les catholiques libéraux et vous tuerez la révolution !*** »

Cette courageuse ardeur contre-révolutionnaire était soutenue par un culte militant de Notre-Dame de La Salette. Il ne s'agissait pas, pour les religieux de Saint-Vincent de Paul, d'une dévotion superfétatoire, mais d'une nécessité pour la France révolutionnaire, coupable, châtiée, moribonde : le moyen par lequel elle expiera les crimes de la Révolution, obtiendra les faveurs du Sacré-Cœur de Jésus et renouera l'antique alliance du baptistère de Reims. L'un d'eux, le Père Petit, avait resserré toute notre orthodromie dans une formule lapidaire : « ***Reims, c'est le passé ; Montmartre, c'est l'avenir ; La Salette, c'est le présent***. »

En 1897, le P. Maignen la commentait dans une brochure, *Notre-Dame de La Salette, patronne de la France pénitente*, en commençant par dresser un réquisitoire implacable contre les crimes de notre patrie : « ***Voilà précisément le péché de la France : c'est l'hérésie de la souveraineté absolue, de l'indépendance complète, c'est la Révolution*** (...).

« *Le peuple, en France, a proclamé l'indépendance de sa volonté vis-à-vis de toute loi divine, naturelle ou positive ; il s'est constitué souverain législateur, source unique et suprême de tout droit ; il ne veut se soumettre ni à Dieu, ni à quiconque commande au nom de Dieu.*

« *Le remède à ce mal, la fin de la Révolution, ce sera la proclamation de la souveraineté de Dieu sur l'homme, de la royauté de Jésus-Christ sur la France et la consécration de la nation par l'État au Sacré-Cœur de Jésus.*

« *Mais, avant d'en venir à ce triomphe, sans lequel il n'y aura pas de victoire décisive sur l'erreur, montrons au peuple Marie en pleurs sur les monts de La Salette et rappelons-lui par ces larmes qu'il faut se soumettre à Dieu* (...). ***C'est par sa docilité aux avertissements de Marie à La Salette que le peuple de France méritera d'être consacré au Cœur de Jésus***. »

Le Père Charles Maignen mérite-t-il de prendre place parmi les saints serviteurs de Marie ? Il est difficile de se prononcer, car personne ne s'est préoccupé d'écrire la biographie de ces réactionnaires qui furent finalement vaincus. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il fut en première ligne de tous les bons combats pour la vérité : pourfendeur de l'américanisme, du modernisme, mais défenseur de Maurras auprès de saint Pie X.

Une telle ardeur contre-révolutionnaire coûtera d'ailleurs cher à la communauté : une épouvantable scission, conséquence du ralliement. Ce ne fut que grâce à l'intervention de saint Pie X que la congrégation survécut à cette crise.

Après le pontificat calamiteux de Léon XIII, **saint Pie X** redressa l'oriflamme de la contre-révolution, sous l'égide de Notre-Dame de Lourdes, dont il étendit la fête liturgique à l'Église universelle. C'est précisément cette fête, le 11 février 1906, que le Pape choisit pour publier sa lettre *Vehementer nos*, afin de condamner la séparation de l'Église et de l'État que la République persécutrice venait d'imposer en France. L'Immaculée victorieuse de toutes les hérésies est décidément la patronne de la contre-révolution !

À l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, saint Pie X publia une encyclique magistrale, *Ad Diem illum*. Elle constitue une conclusion provisoire pour notre orthodromie mariale. Le saint Pape y enseignait tous les privilèges de Marie : sa Maternité divine et sa Maternité universelle, sa Corédemption, sa Médiation de toutes grâces, etc. Ensuite, sur cette base dogmatique solide, il démontrait que par son Immaculée Conception, la Vierge Marie écrase toutes les hérésies !

« *Que les peuples croient et qu'ils professent que la Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, préservée de toute souillure : dès lors, il est nécessaire qu'ils admettent, et la faute originelle, et la réhabilitation de l'humanité par Jésus-Christ, et l'Évangile et l'Église, et enfin la loi de la souffrance : en vertu de quoi tout ce qu'il y a de rationalisme et de matérialisme au monde est arraché par la racine et détruit, et il reste cette gloire à la sagesse chrétienne d'avoir conservé et défendu la vérité.* »

La seule proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par l'autorité pontificale, expliquait le Pape, renversait l'anarchisme, cette « *peste également fatale à la société et au nom chrétien* ».

Cette puissance de la Vierge Marie fondait l'espérance invincible de saint Pie X, qu'il laissait éclater en conclusion de son encyclique : « *Il y a cinquante ans, quand Pie IX, Notre prédécesseur, déclara que la Conception Immaculée de la bienheureuse Mère de Jésus-Christ devait être tenue de foi catholique, on vit une abondance incroyable de grâces se répandre sur la terre* – les apparitions de Lourdes, le concile du Vatican –, *et un accroissement d'espérance en la Vierge amener partout un progrès considérable dans l'antique religion des peuples.* ***Qu'est-ce donc qui Nous empêche d'attendre quelque chose de mieux encore pour l'avenir ?*** »

Mieux que Lourdes ? Mieux que le premier concile du Vatican ? Assurément !

CONCLUSION

Sans anticiper sur ces merveilles, nous pouvons remarquer en arrivant au terme de notre course orthodromique quelques traits communs à tous les serviteurs de Marie que nous avons rencontrés au cours de ce dix-neuvième siècle. Pour le dire d'un mot, ce sont des **catholiques intégraux** : c'est-à-dire qu'ils professent l'intégralité de la foi catholique dans l'intégralité de leur vie, privée et publique, avec toutes ses implications religieuses, politiques et sociales. Et cela jusque dans les persécutions, jusqu'au martyre.

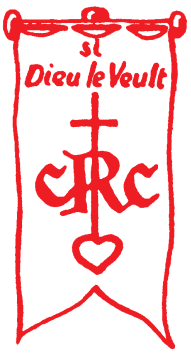
Ce sont eux qui ont applaudi à la définition de l'Immaculée Conception, qui ont accouru aux lieux de ses apparitions, qui ont obéi le plus promptement à ses demandes. Ce sont les mêmes qui ont témoigné le plus d'attachement à la Papauté, et spécialement au dogme de l'infaillibilité pontificale. Ce sont les mêmes encore qui, dans la droite ligne de leur foi, sont demeurés fidèles à la monarchie sacrale, sans adultérer leur religion avec l'idolâtrie démocratique. Ce sont les mêmes, enfin, qui se sont montrés les vrais amis du peuple opprimé par la bourgeoisie révolutionnaire.

Telle fut cette vieille droite légitimiste et sociale dont nous invoquons l'exemple en exergue des *150 Points de la Phalange*. Elle fut persécutée et quasiment anéantie par Léon XIII, puis par Pie XI. Mais lorsque Notre-Dame suscitera au vingtième siècle un saint pour rappeler les exigences vitales de son règne, elle le choisira précisément dans une famille issue de cette vieille droite catholique. Vous l'avez reconnu, il s'agit de Georges, Marie, Camille de Nantes, frère Georges de Jésus-Marie.

« ***Qu'est-ce donc qui nous empêche d'attendre quelque chose de mieux encore pour l'avenir ?*** » Eh bien ! c'est en s'appuyant sur la doctrine de saint Pie X que notre Père édifia sa cathédrale de lumière à la gloire de l'Immaculée, réalisant l'espérance du saint Pape !

frère Guy de la Miséricorde.

SIGNE DE CONTRADICTION



JEUDI de la Passion, 26 mars, avait lieu à Paris la réunion publique organisée par la Permanence Charles de Foucauld sur le témoignage héroïque de la vénérable sœur Lucie en faveur de la dévotion réparatrice. Dès 19 h, les premiers amis rejoignirent les frères pour un repas tiré du sac, dans la cour paisible du domaine qui nous recevait. Ils eurent la joie d'accueillir, en plus des familiers de la Permanence, des nouveaux, attirés par l'un des milliers de tracts distribués depuis trois mois par les étudiants. Autant d'âmes arrachées à la froide et morne indifférence des masses pour venir recevoir l'étincelle de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie !

Les mystères douloureux du Rosaire furent récités en réparation des offenses qui blessent le Cœur de notre Mère corédemptrice. Puis fut projetée la conférence de frère François, admirablement illustrée par de très nombreuses photographies de la voyante de Fatima, à toutes les étapes de sa vie.

Aujourd'hui, sa cause de béatification est en bonne voie, en mettant en avant la perfection de ses vertus religieuses. Sœur Lucie gravit en effet la rude montée du Carmel en digne fille de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix. Néanmoins, le ressort de cette sainteté, le souci principal de Lucie à travers toute sa vie, ce fut sa mission de faire connaître et aimer le Cœur Immaculé de Marie. Or cela est occulté par les autorités. Non seulement elle vécut intimement de cette dévotion, mais elle profita de toutes les occasions pour transmettre à la hiérarchie les demandes du Ciel. Les indifférences, les refus, les persécutions mêmes des autorités de l'Église, en entravant sa mission surnaturelle, constituèrent sa plus lourde croix. Elle la porta sans défaillance, afin de faire réparation au Cœur Immaculé de Marie, mais aussi pour les âmes et pour l'Église. Des documents inédits, confirmant toutes nos études antérieures, mettent en lumière ce « *martyre moral* » de Lucie, écartelée entre l'obéissance aux demandes du Ciel et l'obéissance à une hiérarchie récalcitrante.

Elle écrivait dans son diaire : « *Être dépouillée, oui ! Être mise de côté, oui ! Être incomprise... oui ! Être comme séquestrée, privée même des pauvres droits dont jouissent les autres religieuses... à l'imitation du Christ, "oui !" Ave Maria.* »

Pauvre Lucie ! Le spectacle de ses peines nous bouleverse, mais l'exemple de son application à tout offrir reporte notre compassion sur le Cœur Immaculé de Marie outragé, tandis que le don de force qu'elle manifeste dans ses épreuves, jusqu'à l'héroïsme, nous engage à poursuivre sa mission, en disciples de notre Père, l'abbé Georges de Nantes.

En regardant à votre tour cette belle conférence disponible sur notre site de VOD, vous serez convaincus du prix et de la nécessité urgente de vos moindres efforts pour consoler le Cœur immaculé de Marie.

RETRAITE DES ENFANTS

Lorsqu'on raconte la vie du Père Kolbe aux enfants, il est facile de les enthousiasmer en leur décrivant le succès extraordinaire de Niepokalanów, d'enflammer leurs imaginations par le récit de sa fondation au Japon, de les émouvoir par l'évocation de ses souffrances en camp de concentration. Mais pour les entraîner d'une ferveur passagère à la conversion totale, il faut encore leur communiquer son amour pour "sa petite Mère" qui fut sa tendre liesse, son beau tourment, le jetant au travail, lui attirant des persécutions, le conduisant irrésistiblement au martyre comme à la consommation de cet amour.

Frère Michel, qui prêchait la petite retraite des Rameaux à la maison Saint-Joseph, nous confiera avoir mieux pris la mesure de l'épreuve que le frère Maximilien-Marie avait endurée au Japon, lorsqu'il s'était heurté à la mauvaise volonté de certains de ses collaborateurs qui refusaient de se consacrer à l'Immaculée, en arguant de l'authentique esprit franciscain et de la saine théologie. Le culte de Marie est bien signe de contradiction.

Cette opposition figure l'alternative qui se présente aujourd'hui à toute l'Église : d'une part, le renouveau par la dévotion à l'Immaculée, comme un torrent impétueux qui doit renverser les barrages de l'impiété moderne et conquérir le monde ; d'autre part, une religion vouée à la sénescence par son refus de la volonté de Bon Plaisir de notre très chéri Père céleste qui veut tout nous donner par Marie.

En conclusion de la retraite, frère Michel ramassa tous ses enseignements en citant quelques formules du saint franciscain. Il s'agit de nous unir à la Vierge Marie, pour devenir ses instruments dans les labeurs et les douleurs. C'est ainsi que le Père Kolbe avait préparé ses fils à l'horrible guerre qu'il voyait venir.

« *L'amour de l'Immaculée ne consiste pas seulement dans un acte de consécration récité, même avec une grande ferveur, mais dans le fait de beaucoup souffrir de privations et de travailler pour Elle sans arrêt.* »

Si nous nous engageons sur cette voie, notre récompense sera, durant les jours saints et dans toute notre existence, de partager les sentiments du Cœur Immaculé de Marie pour mieux compatir à ses souffrances.

D'ailleurs, les enfants y étaient d'autant mieux préparés qu'ils avaient suivi leur Carême avec l'aide des méditations quotidiennes du livret de nos sœurs sur le mystère de Marie corédemptrice.

Les 11 et 12 avril, sous la direction de nos frères François-Joseph et Martin, les petits Bretons écoutèrent avec la même attention la vie du Père Kolbe. Les parents les rejoignirent le lendemain, trop heureux de profiter de cette réunion CRC qui prend la suite des journées bretonnes initiées par notre Père en 1976.

Nous avions pu ouvrir la Semaine sainte par la liturgie du **dimanche des Rameaux**, célébrée avec tout son faste. Notre aumônier nous en avait communiqué son émerveillement lors du sermon, en nous citant les *Notes intimes* de Marie Noël. La Dame d'Auxerre avait admirablement compris le caractère mystique de la liturgie catholique, « *chœur séculaire de la Communion des saints* ».

« *N'ont-ils jamais, ces réformateurs – pas plus que Calvin jadis – n'ont-ils jamais considéré le Don fait aux foules qu'est la Liturgie catholique par laquelle l'Église militante, sur sa route de pauvre terre, accède parfois aux premiers degrés rayonnants de l'Église triomphante et goûte un instant le Ciel ?*

« *Le Don de l'Église au peuple, qui le mesure ?*

« *La multiple richesse liturgique, l'appel entre terre et cieux du* ***Rorate*** *de l'Avent, sa sublime aspiration désolée et consolée ; le* ***Gloria laus*** *marchant et verdoyant des Rameaux* – nous venions de le chanter ! – *l'****Exultet*** *de la Nuit pascale ; les grands* ***Alleluias*** *de Pâques sous les cloches à toute volée ; la lamentation outre-terre de l'Office des Morts, son formidable et suppliant* ***Dies iræ*** *; le* ***Parce Domine*** *implorant des malheurs publics, le* ***Te Deum*** *fulgurant, surhumain, des épiques actions de grâces, toute cette magnificence chantée, l'Église catholique la donne au peuple dans la magnificence monumentale des cathédrales, sous la magnificence radieuse des verrières...*

« *Jamais roi dans sa gloire ne s'est offert à soi-même un trésor tel ; jamais les chefs des républiques n'en rassembleront de tel pour le faste réservé à leurs invités de marque. Mais elle, l'Église catholique, dans l'inégalable égalité de sa charité universelle, l'a ouvert et l'ouvrira, de siècle en siècle, au moindre de ses petits, au premier mort qui entre, au premier gueux qui passe.*

« *Et si, par malheur, un jour, elle ne pouvait plus le lui donner, que resterait-il à l'homme qui peine sur sa tâche, pour l'allégresse de son jour de fête ? Des tonitruances de haut-parleurs, des discours de ministres... Et les chevaux de bois !* »

RETRAITE DE SEMAINE SAINTE

La Providence nous permit effectivement de "*mesurer le Don de l'Église au peuple*" durant les jours saints. Peu à peu, des retraitants rejoignirent les communautés, puis des familles, pour former enfin une petite foule le jour de Pâques. Chacun goûte à sa mesure les mystères qui sont célébrés. Les enfants contemplent de leurs yeux curieux ces rites séculaires dont le riche symbolisme – eau, feu, encens, couleurs liturgiques –, semé dans leur âme, produira des fruits de piété, d'intelligence et de sagesse.

En grandissant, ils sont admis à assister à l'Office des ténèbres et sont saisis par l'atmosphère lugubre de la Passion, qui porte sa leçon de contrition, de conversion, pour échapper au juste châtiment divin et compatir à l'immense déréliction de notre Sauveur pitoyable. Enfin, entre les offices, les conférences théologiques et exégétiques de notre Père nous ouvrent la compréhension du mystère de la Rédemption.

JEAN CONTEMPLAIT SA GLOIRE.

Cette année, notre Père nous commenta littéralement la Passion selon saint Jean, chantée solennellement au cours de la fonction liturgique du Vendredi saint (sur la VOD : **S 114**, *Jean contemplait sa gloire*). Tandis que les Synoptiques n'aperçoivent dans les événements historiques de la Passion que les abaissements du Fils de Dieu, l'œil d'aigle du disciple bien-aimé y reconnaît l'ascension fulgurante du Rédempteur vers sa victoire sur la mort et le péché, dans un combat héroïque où resplendit déjà sa gloire. L'abbé de Nantes en établit la démonstration scientifique, en puisant d'ailleurs dans l'abîme d'érudition du Père de La Potterie, jésuite moderniste !

Ainsi du parallèle littéraire rigoureux que l'on remarque au chapitre 19 du quatrième Évangile. Dans l'ultime scène du procès romain, au lieu dit *Gabbatha*, Pilate fait siéger Jésus à sa propre place, entre ses deux assesseurs, avant de proclamer l'unique sentence qu'il formulera dans cette affaire : « *Voici votre Roi !* » Aussitôt après, conduit au sommet du *Golgotha*, Jésus y trône sur sa croix, entre deux autres, sous le titulus rédigé par le Procurateur : « *Le Roi des juifs* ».

THÉOLOGIE KÉRYGMATIQUE.

À l'exemple de saint Jean, dont il commente l'Évangile avec tant d'acribie, l'abbé de Nantes embrasse la richesse du mystère dans la simplicité évangélique de ses manifestations historiques. C'est ce qui explique la clairvoyance avec laquelle il analysa les théories nouvelles, subversives qui triomphèrent au Concile, en discernant de plus les points faibles de la théologie traditionnelle qui leur permirent de s'imposer.

En 1971, le théologien de la Contre-Réforme expliquait : « *Les questions débattues sont nouvelles, en partie du moins, et elles nous contraignent à résoudre des difficultés que les Anciens ne connurent pas. Notre catholicisme aura ainsi des progrès théologiques et*

institutionnels à faire ; il y trouvera son caractère, sa forme bien à lui, pour le vingtième siècle, mais dans la continuité des époques et des générations... L'Église sortira de cette formidable épreuve, comme toujours plus forte et plus belle, plus sainte et plus conquérante que jamais. » (CRC nº 51, déc. 1971)

Dans cette intention, dès l'année suivante, l'abbé de Nantes inaugura un cours mensuel de théologie à la Mutualité, avec une méthode dialectique manifestant tout l'équilibre de sa pensée. En effet, en étudiant successivement les grands mystères de notre foi et leurs applications humaines les plus prégnantes dans les domaines de l'amour et de la politique, il s'appliquait à exposer tour à tour les deux mentalités qui s'affrontent dans l'Église. La mentalité "intégriste", paraît plus religieuse, mais elle aboutit à isoler la piété du reste des activités humaines. La mentalité "progressiste" se présente comme plus généreuse, grandiose, mais dans une confusion dangereuse de la nature et de la grâce. Or, en les opposant dialectiquement, notre Père mettait en lumière leur insuffisance et leur complémentarité. Bien que leurs tenants les présentent comme des positions contradictoires, il ne s'agit en réalité que de vues partielles et partiales du mystère révélé, qui doivent être conciliées dans un retour à la plénitude originelle du kérygme apostolique.

Ce premier cycle de cours à la Mutualité, publié dans le tome V de *La Contre-Réforme catholique* (1972-1973) est peut-être le plus caractéristique du génie catholique de l'abbé de Nantes. Demeurant "*in medio Ecclesiæ*", récusant toute réduction des mystères, il tient « *les deux bouts de la chaîne et tout l'entre-deux* » (Bossuet), pour ne laisser perdre aucune parcelle du trésor de la Révélation. Nous en avons écouté plusieurs chapitres durant la Semaine sainte, qui nous donnèrent une compréhension renouvelée des événements que nous commémorions et une admiration enthousiaste de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « *plus grand que nature* » (Teilhard !)

Par exemple, le Vendredi saint, le cours sur la **Rédemption** (sur la VOD : **Th 5**) nous révélait Notre-Seigneur tout à la fois comme un athlète et comme une victime, selon l'authentique kérygme apostolique qui unit dans un seul regard le divin sacrifice de la Rédemption et le combat humain pour la Libération de l'humanité esclave du démon, comme les deux dimensions verticale et horizontale du mystère de la Croix.

De même, l'événement historique de la **Résurrection** de Jésus dans son humanité individuelle nous apparaît-il inséparable de la transfiguration du monde, que le Christ constitue en Corps mystique, à partir de son Corps physique glorifié (**Th 6**).

Le sermon de conclusion de cette retraite, après les vêpres solennelles de la Résurrection, aurait pu faire l'objet d'un chapitre supplémentaire de théologie kérygmatique. Notre religion est-elle une religion de souffrance et d'expiation, ou bien d'épanouissement et de bonheur ? Pour résoudre cette apparente opposition, il suffit de contempler la Très Sainte Vierge recevant la visite de son Fils ressuscité au matin de Pâques, dans le souvenir des peines partagées et l'acceptation de nouvelles séparations pour son amour. Citant abondamment le Cantique des cantiques notre Père nous convainc que la joie pascale n'abolit pas la souffrance, mais qu'elle en élève la signification. Au-delà de l'expiation, la Vierge Marie et les saints désirent la souffrance comme le moyen le plus pur de prouver à Dieu leur amour. Ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus exprimait dans cette aspiration brûlante : « ***Seigneur, est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ?*** »

Nous reconnaissons déjà les accents de la dévotion réparatrice de sœur Lucie qui s'exclamait, en terminant son récit de l'apparition du 15 février 1926 à Pontevedra : « ***J'ai le désir de consoler beaucoup ma bonne Mère du Ciel, en souffrant beaucoup pour son amour.*** »

frère Guy de la Miséricorde.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ ***Conférences mensuelles à la maison Saint-Joseph***

Avril 2026

- **A 150.** Le témoignage héroïque de la vénérable sœur Lucie en faveur de la dévotion réparatrice.
- **S 179.** Deus Mariæ.
  4. Le don de l'Esprit à l'Épouse.

♦ ***Les conférences du Camp de la Phalange 2025***

Avril 2026

- **PC 90.** **12.** Satan contre Notre-Dame de Pellevoisin (1876).
  13. Pellevoisin à la lumière de Fatima.
  14. La phalange des serviteurs de l'Immaculée.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0328 G 80889.
Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.
F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org
ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.
POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.